IDES ET AUTRES

N°5

cahier anthologique de la traduction

illustrations de
carlos gimenez
rené hausman
lucien janssens
dominique mayerus
michel françois
vincent devignez
andré crabbe
helmut wenske
josé luis fuentes
aline gaspar



SF ET FANTASTIQUE ALLEMANDS

B. GOORDEN PRÉSENTE

illustrations
de
carlos gimenez
rené hausman
lucien janssens
dominique maperqs
michel françois
vincent devignez
andré crabbe
helmut wenske
josé luis fuentes
aline gaspar



SF ET FANTASTIQUE ALLEMANDS

SF ET FANTASTIQUE GERMANOPHONES (anthologie établie, présentée et traduite en collaboration par Bernard GOORDEN)

Collection "LA MACHINE A LIRE DANS LE PASSE"
(Publication du CENTRE de DOCUMENTATION de l'ETRANGE)

Editions "RECTO-VERSO", asbl
18, rue des Eperonniers; 1000 Bruxelles
(Tél.: 02/512.83.00)

Traductions: B. GOORDEN

Dépôt légal à la Bibliothèque Royale Albert Ier:
D/1986/3141/10

ISSN: 0772-3792

Imprimé en Belgique

LA SF ALLEMANDE.

Il eût été présomptueux de vouloir réaliser,au sein de cette petite anthologie,la réunification des deux Allemagne.C'est pourquoi,nous n'avons repris ici que des nouvelles de la R.F.A. Vous aurez l'occasion de découvrir la SF de la R.D.A au sein de notre numéro consacré à la "SF des pays de l'est".

La tradition de l'anticipation scientifique prit naissance en Allemagne avec "Auf zwei Planeten"(Sur deux planètes;1897) du mathématicien Kurd Lasswitz.Il y développe l'audacieuse hypothèse de l'existence de créatures extraterrestres capables de porter la guerre sur notre planète.

Cependant,pour peu que l'on élargisse le terme "utopie" ou "science-fiction l'on découvre déjà,dans les siècles passés,une SF allemande.Des auteurs allemands se sont essayés à la littérature prophétique.C'est ainsi que Johannes Kepler,en 1634,décrit dans "Somnium",un voyage dans la lune.On peut découvrir certains traits de SF dans la scène de l'Homunkulus,extraite de la seconde partie du Faust de Goethe.Les contes romantiques ont également fourni un riche terreau où fleurit la SF: "Atlantis-Fantasie" (variations sur l'Atlantide) dans le "Goldenen Topf" (le pot d'or) de E.T.A. Hoffmann,ou le personnage d'Olympia,dans "der Sandmann" (le marchand de sable),au début du XIXè siècle. Un autre puissant courant se manifesta dans le Jugendstil,l'Art Nouveau,en fin de siècle,se passionnant soudain pour les contes des Mille et Une Nuits; dans les principales revues de l'époque,on retrouve sans cesse des thèmes utopiques: dans "Orchideengarten" (le jardin aux orchidées),parurent des textes intitulés Elektrodämonen (démons électriques);dans "Guten Kamerad" (bon camarade),une revue pour la jeunesse,se multiplient les récits de SF,comme "der Marspilot" (le pilote de Mars;1910 environ).

Avant la première guerre mondiale,l'humoriste Paul Scheerbart illustre sa foi en une civilisation que la technique mène vers le progrès dans des contes des plus fous: "Rakkox der Billionär" (1901),"der Kaiser von Utopia" et le "roman des Astéroïdes",Lesabéndio,une comédie cosmique où la fantaisie côtoie la spéculation mystique et religieuse(1913).Des auteurs comme Bernhard Kellermann (le tunnel,1913) écrivent déjà dans la ligne de la SF allemande actuelle; ils s'intéressent toutefois en priorité au destin de leurs héros et de l'humanité,sans se perdre dans ce jeu de la pure spéculation scientifique et technique qui rend parfois la SF si ennuyeuse.Leurs écrits ont dû connaître à l'époque une grande vogue,car un coup d'oeil jeté au "Transgalaxis-Katalog der deutschsprachigen utopisch-phantastischen Literatur aus fünf Jahrhunderten" (catalogue transgalactique de la littérature de langue allemande au cours de cinq siècles) de Hein Bingenheimer,nous montre un véritable fourmillement de livres comme "der Marsspion" (l'espion de Mars;1908) ou "die Welt ohne Hunger" (le monde sans faim;1916).

Le film n'a pas peu contribué à accroître l'intérêt du public pour la littérature d'utopie,à l'entre-deux-guerres.Citons,parmi les plus célèbres,"die Frau im Mond" (une femme sur la lune;1928) et "Metropolis" du metteur en scène Fritz Lang.En 1922,le livre "die Macht der Drei" (la force des trois) révèle un précurseur dans le domaine de la littérature populaire: Hans Dominik.Il cultive cependant un aspect dangereux de la SF,une "tendance à la mégalomie", un sentiment nationaliste très vif: pour lui,le pangermanisme devait régénérer le monde...Pourtant,il reste très capable de captiver les lecteurs:"Atomgewicht 500" (poids atomique 500;1935),"Brand der Cheopspyramide" (l'incendie de la pyramide de Chéops;1927) et "das Erbe der Uraniden" (l'héritage des Uranides) prévoient déjà la lutte fébrile pour le secret de la fission de l'atome et ses multiples possibilités;dans l'Atlantide,le romancier imagine les conséquences d'un détournement du Gulf-Stream,cependant que "Unsichtbare Kräfte" (ordres issus des ténèbres) illustre le développement scientifique de la télépathie et "Lebenstrahlen" (puissance céleste) raconte l'histoire du captage des énergies contenues dans notre atmosphère.Et il y en a d'autres...

Tout aussi palpitante est la série "Sun-Koh,der Erbe von Atlantis" de Freder van Holk,très habilement construite,narre des aventures du descendant des Mayas Sun-Koh qui,téléguidé par les fabuleux Atlantes -et avec l'aide de savants allemands et de leurs inventions atomiques- prépare la réémersion du continent englouti sur lequel il régnera;il écrivit ultérieurement deux autres séries analogues: Jan Mayen et Rah-Norten,conquérant du cosmos.Ses nombreux romans ont pu concurrencer les ouvrages de Dominik;parmi eux,"Blaue Kugel" (la sphère bleue;1938) et "Unheimliche Leuchtscheiben" (les disques de lumière;1953).L'idéologie du national-socialisme semble avoir curieusement favorisé le développement de certaines tendances de la SF allemande.Citons pour mémoire Paul Gurk ("Tuzub 37";1935);Erich Dolezal ("der Ruf der Sterne"-l'appel des étoiles,1932;"Grenzen über uns"-des frontières au-dessus de nous, 1940;"Mond in Flammen"-la lune en flammes,1954);Rudolf Heinrich Daumann ("dünn wie eine Eierschale"-mince comme une coquille d'oeuf,1937;"Protuberanzen"-protubérances,1940);Otto Willi Gail ("Hans Hardts Mondfahrt"-le voyage sur la Lune de Hans Hardt,1928);ainsi qu'Alfred Döblin avec "Berge,Meere und Giganten" (montagnes,mers et géants;1924).Tout esprit critique fait défaut aux auteurs du Troisième Reich,qui se préoccupaient surtout d'imaginer les diverses formes que pourrait prendre l'avenir.

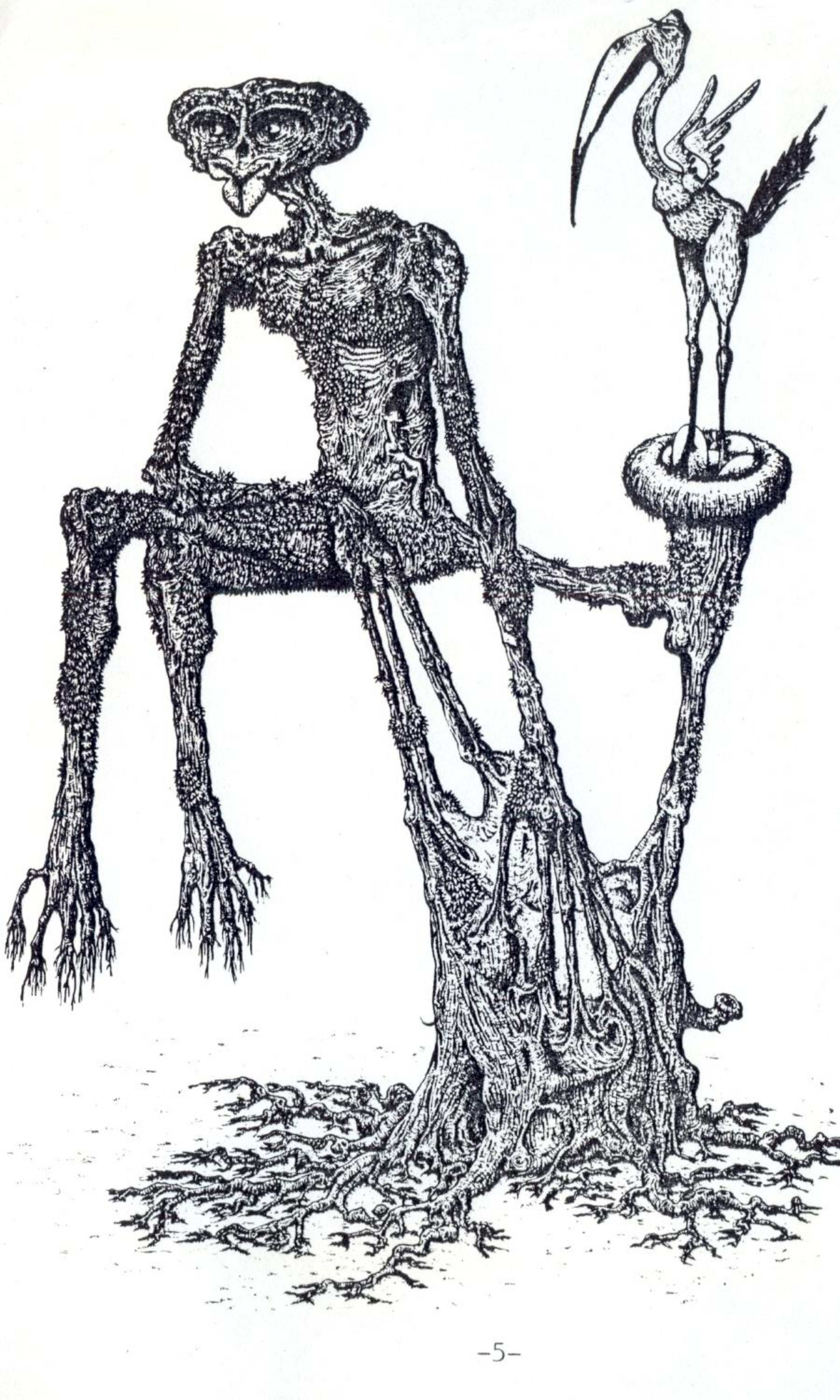
Les ruines amoncelées par la seconde guerre mondiale ont profondément marqué l'imaginations des auteurs de SF.Ainsi Franz Werfel ("Stern der Ungeborenen"-l'étoile de ceux qui ne sont pas nés,1946) et Egon Friedell ("die Reise mit der Zeitmaschine"-le voyage en chronoscaphe,1946),tentèrent,pour fuir les horreurs du souvenir,de se réfugier dans un lointain futur.En 1948,paraissaient "Auf unbekanntem Stern"(sur une planète inconnue) de Anton Kolnberger et "wir fanden Menschen"(nous trouvâmes des hommes) de Hans Wörner.A la même époque étaient publiés,sans que l'on établît alors de frontière artificielle entre "littérature" et "SF","Héliopolis" (1949) et "die gläsernen Bienen" (les abeilles de verre;1957) d'Ernst Jünger.

Les maisons d'édition essayent de lancer des auteurs nationaux: Richard Koch (prolifique mais ennuyeux;"Sternenreich Mo"-l'empire stellaire de Mo, 1958),Paul Eugen Sieg ("Insula",1953),Claus Eigk ("der Tag Null"-le jour zéro";1954),Heinrich Hauser ("Gigant Hirn"-le cerveau géant;1958),Edmund Schopen ("jenseits der Milchstrasse"-au-delà de la Voie Lactée;1957),Jesco von Puttkamer,Hans Kneifel,Hellmut W. Hofmann,Walter Jens ("Nein,die Welt der Angeklagten"-le monde des accusés;1954).

De 1952 aux années 1970,on ne compte plus le nombre de tentatives qui éclosèrent en Allemagne pour lancer des collections et des revues.Retenons celles d'"Utopia",dirigée par Walter Ernsting (alias Clark Darlton): 26 numéros de 1955 à 1959) et des "Goldmanns Zukunftromane",dirigée par Herbert W. Franke: plus de cents titres depuis 1964.Le 8 septembre 1961,Moewig lance les fascicules de Perry Rhodan,l'héritier de l'Univers.On doit,à ce jour,plus de six cents numéros à leurs promoteurs K. H. Scheer & Clark Darlton (aidés par leurs nombreux collaborateurs: Willi Voltz,Hans Kneifel,etc.).L'impact de cette entreprise est incalculable: plus de cent millions d'exemplaires vendus en quelque dix langues! Cela a engendré des séries télévisées comme "Raumschiff Orion" et "Star Trek"...

La formule de poche semble avoir triomphé aujourd'hui,car les collections du genre pullulent en Allemagne.Cependant les romanciers locaux manquent... Les écrivains qui s'expriment dans les nouvelles recèlent par contre un talent certain: citons Wolfgang Jeschke et Jürgen vom Scheidt,dont nous n'avons pas pu obtenir de textes.

Cette brève étude est loin d'être complète,mais nous sommes limités par la place.C'est pourquoi,nous vous prions de consulter la bibliographie qui suit.La plupart des ouvrages cités sont encore disponibles actuellement,aux adresses mentionnées.Avis aux amateurs férus!



KARL HANS STROBL appartient à cette lignée fantastique allemande dont étaient également issus Hanns Heinz Ewers ou Alfred Kubin. Bien qu'il fût un auteur relativement fécond dans le genre qui nous intéresse, il n'est pas tellement connu des lecteurs francophones. La nouvelle suivante, typique du style de Strobl, est extraite du recueil "Lemuria", paru en 1921.

LA TETE.

La chambre était tout obscure... tous rideaux tirés...aucune lueur de la rue, le calme. Mon ami, l'étranger et moi, tremblants, nous tenions convulsivement par la main. Une peur terrible était sur nous...en nous...

Et alors...une main blanche, maigre, phosphorescente, avança vers nous à travers l'obscurité et se mit à écrire, à la table où nous étions assis, avec le crayon qui y était préparé. Nous ne voyions pas ce que la main écrivait, mais nous le sentions en nous au moment même...comme si cela était apparu en lettres de feu devant nos yeux...

Il s'agissait de l'histoire de cette main et de l'homme à qui elle avait appartenu. Voilà ce que, dans les profondes ténèbres de minuit, cette main blanche, phosphorescente, griffonna sur le papier:

...-C'est au moment où j'ai gravi ces marches recouvertes de drap rouge... là...que mes tourments ont commencé. Dans ma poitrine, quelque chose oscille...un grand balancier. Les bords de ce balancier sont coupants comme des rasoirs et chaque fois que le pendule, en se balançant, heurte ma cage thoracique, j'y ressens une douleur aiguë... le souffle me manque, je respire avec bruit. Mais je serre si fort les dents qu'aucun son ne peut les franchir et je rapproche tellement mes poings liés dans le dos que le sang gicle sous mes ongles.

A présent, je suis en haut.-Tout va pour le mieux; on n'attend plus que moi.-Je me laisse calmement raser la nuque, puis demande l'autorisation de parler une dernière fois au peuple. On me l'accorde...Lorsque je me retourne et embrasse d'un coup d'oeil cette foule sans fin qui, pressée là, coude à coude, entoure la guillotine, tous ces visages stupides, hébétés, abrutis, mi-curieux, mi-lubriques, cette masse de gens, cette dérision qui porte le nom d'humanité, mille et mille fois multipliée - toute cette affaire m'apparaît si grotesque que je ne puis m'empêcher d'éclater de rire.

Mais je vois alors les mines officielles de mes bourreaux se plisser avec sévérité...cette damnée insolence qui est la mienne de prendre cette affaire si peu au tragique... je ne veux pas encore irriter davantage le bon peuple, et j'entame hâtivement mon discours:

-Citoyens -dis-je-, citoyens, je meurs pour vous et pour la liberté. Vous m'avez méconnu, vous m'avez condamné...mais je vous aime. Et en gage de mon amour, écoutez mon testament. Que tout ce que je possède soit à vous. Voici...

Et je leur tourne le dos et émets un bruit sur lequel ils ne peuvent se méprendre...

...De tous côtés, des hurlements d'indignation...je pose précipitamment ma tête dans la lunette, avec un soupir de soulagement...un sifflement aigu...je ne sens qu'une brûlure glacée dans le cou...ma tête tombe dans le panier.

A présent, j'ai l'impression d'avoir plongé la tête sous l'eau et d'en avoir les oreilles pleines. Les bruits du monde extérieur me parviennent sourds et confus, mes tempes bourdonnent et vrombissent. Tout le long de la section de mon cou, j'éprouve une sensation pareille à celle que procure l'éther qui s'évapore en quantité.

Je sais, ma tête gît dans le panier d'osier -mon corps là haut sur l'échafaud-, et je n'ai toujours pas

l'impression d'une séparation totale; je sens mon corps qui s'est doucement effondré et gigote, sur le côté gauche, que mes poings serrés, liés dans le dos, tressaillent encore légèrement, que mes doigts se tendent et se contractent spasmodiquement. Je sens aussi que le sang s'échappe de mon moignon de cou et, qu'avec le sang qui s'écoule, les mouvements s'affaiblissent de plus en plus tandis que la conscience que j'ai de mon corps s'atténue et se fait confuse jusqu'à ce que tout devienne obscur en dessous de la section.

J'ai perdu mon corps.

Dans les ténèbres complètes, qui règnent plus bas que l'encolure, je remarque subitement des taches rouges. Ces taches rouges sont comme du feu dans de noires nuits d'orage. Elles s'écoulent, une à une, et s'étalent comme des gouttes d'huile à la surface d'une flaque d'eau calme...quand les bords des taches rouges se touchent, je sens dans mes paupières de légères secousses électriques et mes cheveux se hérissent sur ma tête. Et à présent les taches rouges commencent à tournoyer sur elles-mêmes, plus vite, toujours plus vite...une infinité de brûlantes roues de feu, de soleils liquides incandescents...de longues langues de feu laissent derrière elles une traînée de frénésie, un tel tourbillonnement, que je dois fermer les yeux... mais je sens encore toujours les roues de feu en moi...j'ai l'impression d'avoir comme du sable sec, granuleux, entre les dents, un peu partout. Finalement, les disques enflammés s'effacent, leur ronde endiablée se ralentit, ils s'éteignent les uns après les autres, et à ce moment l'obscurité se fait pour la deuxième fois en dessous de mon encolure. Cette fois, définitivement.-

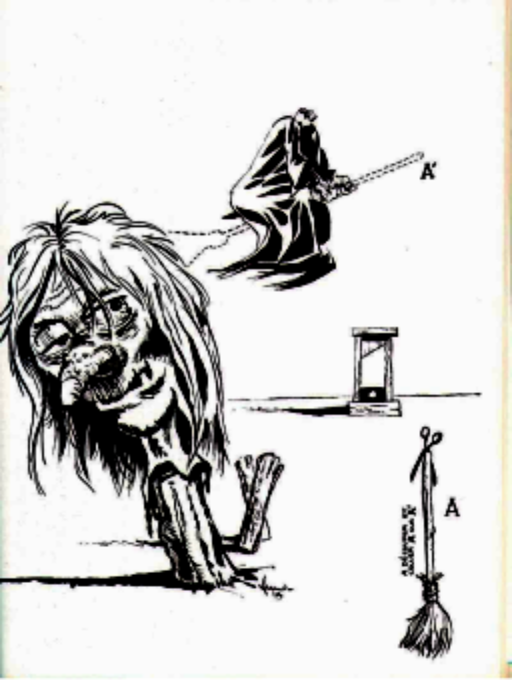
Une douce lassitude s'est emparée de moi, un abandon de soi involontaire, mes yeux sont devenus lourds. Je ne les ouvre plus et pourtant je vois tout, autour de moi. On dirait que mes paupières sont devenues de verre, et transparentes. Je vois tout comme à travers un voile blanc laiteux sur lequel se ramifient de fines artères rouge pâle, mais je vois plus clairement et plus grand que lorsque j'avais encore mon corps. Ma langue s'est paralysée et repose dans ma bouche, lourde et inerte, comme de la glaise.

En revanche, mon odorat s'est mille fois affiné, je ne distingue plus seulement les choses, je les sens, chacune grâce à son odeur propre. Dans le panier d'osier tressé, en contrebas du couperet de la guillotine, reposent également trois autres têtes: deux têtes d'hommes et une tête de femme. Sur les joues fardées de la femme sont appliquées deux mouches; dans ses cheveux poudrés, coiffés en chignon, est piquée une flèche d'or; à ses oreilles délicates, pendent deux fines boucles serties de diamants. Les têtes des deux hommes, le visage tourné vers le bas, baignent dans une flaque de sang séché à moitié; sur le crâne de l'un, se dessine une vieille blessure mal cicatrisée; les cheveux de l'autre sont déjà gris et clairsemés.

La tête de femme a les yeux fermés et ne bouge pas. Je sais qu'elle me dévisage à travers ses paupières closes...

Nous restons ainsi durant des heures. J'observe la montée progressive des rayons de soleil sur l'échafaud. Le soir tombe et je commence à geler. Mon nez est tout engourdi et froid; sur la section de mon cou, le froid dû à l'évaporation engendre une sensation désagréable.

Tout à coup, des hurlements sauvages. Ils approchent, sont tout près, et, soudain, un poing vigoureux me saisit brutalement la tête par les cheveux et la sort de la corbeille. Puis je sens un objet étrange, pointu, pénétrer dans mon cou -un fer de lance. Une troupe de Sans-culottes ivres et de mégères s'est emparée de nos têtes. Dans les mains d'un vigoureux échalas, au visage rouge et bouffi, oscille la pique, avec ma tête pointée bien au-dessus de toute cette foule déchaînée, hurlante


A'
A

et vociférante.

Toute une grappe d'hommes et de femmes enchevêtrés sont entrés en lutte pour le partage du butin recueilli dans les cheveux et aux oreilles de la tête féminine.Ils se roulent les uns sur les autres,sens dessus-dessous,dans un combat des pieds et des poings,des dents et des ongles.

A présent,le pugilat est terminé. Glapissant et criant,ils se séparent brusquement;chacun de ceux qui emportent un morceau est assailli par un groupe de compagnons jaloux.

La tête gît à terre,défigurée, souillée,avec des traces de poings partout;les oreilles déchirées par la violente secousse imprimée pour s'approprier les boucles;la coiffure soignée,ébouriffée,les mèches de cheveux blond foncé,poudrés,dans la poussière du chemin.L'une des ailes de son nez tailladée par un instrument acéré,sur son front la marque d'un talon de botte.Les paupières sont à moitié fermées,les yeux éteints,vitreux,regardent fixement devant eux.

Finalement,la foule se met en marche.Quatre têtes sont fichées sur de longues piques.La fureur du peuple se déchaîne particulièrement contre la tête de l'homme aux cheveux gris.Cet homme a dû être spécialement impopulaire.Je ne le connais pas.Ils crachent dessus,lui jette des mottes de terre.Voilà qu'une poignée de boue l'atteint brutalement à l'oreille... qu'est-ce? n'a-t-il pas tressailli? doucement,subrepticement,d'une façon à moi seul perceptible,avec un seul ligament musculaire?

La nuit est tombée.On a planté nos têtes les unes à côté des autres sur les barreaux métalliques de la grille d'un palais.Je ne connais pas non plus ce palais.Paris est grand.Dans la cour,des citoyens en armes bivouaquent autour d'un gigantesque brasier...Des rengaines populaires,des plaisanteries, des rires tonitruants.L'odeur de la viande de mouton rôti monte jusqu'à moi.Le feu répand une senteur de bois de rose précieux.Les hordes sauvages ont traîné dans la cour tout le mobilier du château et le brûlent à présent pièce par pièce.C'est maintenant le tour d'un délicat sofa, élégant,orné de fioritures...mais ils hésitent,ils ne jettent pas ce sofa dans les flammes.Une jeune femme aux traits énergiques,vêtue d'une chemise échancrée qui découvre les formes pleines et fermes de sa poitrine,s'en prend aux hommes avec de vifs gestes de la main.

Veut-elle les persuader de lui abandonner ce meuble de valeur,l'envie lui est-elle venue,subitement, de se sentir duchesse?

Les hommes hésitent toujours.

La femme montre la grille où sont fichées nos têtes,puis à nouveau le sofa.

Les hommes hésitent -finalement, elle les repousse,arrache du fourreau d'un des hommes armés son sabre et,s'agenouille,commençant à extraire du cadre du sofa,en s'aidant de ses bras vigoureux et de la lame,les petits clous à tête d'émail qui fixent au bois,le lourd tissu de soie. A présent,les hommes l'aident.

Maintenant,elle désigne de nouveau nos têtes.

Un des hommes s'approche de la grille,à pas hésitants.Il cherche. Le voilà qui escalade les barreaux de la grille métallique et en détache la tête de femme maltraitée et défigurée.

L'épouvante secoue l'homme,mais il agit comme sous une contrainte. On aurait dit que cette jeune femme là-bas,près du feu,cette femme en jupe rouge et chemisier décolleté, avec ses regards sauvagement concupiscents de bête féroce,dominait tous ces hommes autour d'elle.A bout de bras,il porte la tête par les cheveux,jusqu'au brasier.

Avec un cri de joie sauvage,la femme se saisit de cette tête morte. En tournoyant,elle l'agite par sa longue chevelure,une fois,deux fois, trois fois au-dessus des flammes hautes.

Ensuite,elle s'accroupit et prend

la tête dans son giron.Comme pour la caresser,elle passe plusieurs fois la main sur ses joues...les hommes se sont assis en cercle autour d'elle... et à présent elle a saisi d'une main un des petits clous à tête émaillée, de l'autre un marteau...Et,d'un coup sec,elle a enfoncé le clou dans la tête,jusqu'au crâne.

A nouveau un petit coup de marteau, et un nouveau clou disparaît dans l'épaisse chevelure féminine.

Elle fredonne en outre une chanson. Un de ces chants populaires,terribles, lascifs,étranges,antiques,enchanteurs.

Les monstres sanguinaires assis autour d'elle,sont calmes mais blêmes d'épouvante dans l'obscurité;ils la fixent avec des yeux effrayants.Et elle cloue et cloue,et enfonce un clou après l'autre dans la tête et fredonne, sur le rythme des coups de marteau,son vieil et étrange chant envoûteur.

Soudain,un des hommes pousse un cri strident et se lève d'un bond.Ses yeux sont exorbités,l'écume lui vient aux lèvres...il jette ses bras en arrière, tord son buste,à droite,à gauche,comme en proie à des crampes douloureuses, et sa bouche émet des cris perçants, animaux.

La jeune femme cloue et chante sa mélopée.

Alors,un deuxième homme bondit,hurlant et battant l'air de ses bras.Il saisit un tison dans le feu de camp et s'en frappe la poitrine,encore et encore,jusqu'à ce que ses vêtements commencent à rougeoyer et qu'une fumée épaisse,fétide,se répande autour de lui.

Les autres sont assis,raides et pâles et l'ont laissé faire.

Un troisième bondit -et la même frénésie s'empare maintenant des autres. Un bruit assourdissant,des cris perçants,des hurlements,des clameurs,des vociférations,des gémissements de douleur,un chaos de mouvements,de membres. Celui qui tombe,reste couché...les autres continuent,piétinent son corps...

Dans cette orgie de démence,la jeune femme est assise et cloue,et chante...

Voici qu'elle termine et qu'elle empale la tête entièrement hérissée de ces petits clous à tête émaillée sur une baïonnette;elle la brandit bien au-dessus de cette masse hurlante et bondissante.A ce moment, quelqu'un disperse brutalement le feu,les bûches sont arrachées du foyer et s'éteignent en brasillant dans des recoins obscurs de la cour... les ténèbres se font...plus que des cris de désir isolés et de sauvages éclats de colère -je sais que,tous ces hommes déments,ces bêtes féroces, se sont à présent jetés,comme dans une mêlée effrayante,avec dents et ongles,sur la seule femme...

Tout s'assombrit devant mes yeux.

Puisse ma conscience persister assez longtemps pour me permettre de voir toute cette grisaille...la nuit s'appesantit...sombre et mélancolique comme la lumière des ternes fins d'après-midi hivernales.Il pleut sur ma tête.Des vents froids me tirent les cheveux.Ma chair devient molle et flasque.Est-ce le commencement de la décomposition?

C'est alors que se produit un changement en moi.Voici que ma tête se retrouve en un autre endroit,dans une fosse sombre,mais il y fait chaud et calme.Tout,en moi,est à nouveau clair et précis.Beaucoup d'autres têtes se trouvent dans la fosse en compagnie de la mienne.Des têtes et des corps.Et je remarque que têtes et corps se sont trouvés tant bien que mal.Et avec ce contact,ils ont recouvré leur langage,une langue basse,inaudible,pensée,par laquelle ils communiquent.

Je désire ardemment un corps,j'aspire à me débarrasser enfin de ce froid intolérable qui est presque devenu une brûlure intense.Mais c'est en vain que j'observe attentivement. Toutes les têtes ont trouvé un corps. Aucun corps ne reste disponible pour moi.Cependant,après une longue et pénible recherche,je découvre enfin un corps...tout en bas,discret dans un coin...un corps qui n'a pas encore de tête -un corps de femme.

Quelque chose en moi répugne à une union avec ce corps, mais mon désir, mon impatience triomphent, de sorte que je m'approche -mû par ma volonté- du tronc sans tête et je vois que lui aussi cherche à atteindre, à rejoindre ma tête - et à présent, les lèvres de nos deux cous blessés se touchent...Un léger choc, la sensation d'une douce chaleur. Une seule chose importe en ce moment: j'ai à nouveau un corps.

Mais c'est étrange...après que la première impression de bien-être s'est dissipée, je ressens la forte disparité des moitiés de mon être...c'est comme si deux sucs différents se rencontraient et se mélangeaient. Des sucs qui n'ont rien en commun. Le corps de femme, que ma tête couronne maintenant, est gracile et blanc et a cette peau, d'une froideur marmoréenne, de l'aristocrate qui prend des bains de vin et de lait, et utilise à profusion pommades et huiles coûteuses. Pourtant, au côté droit de la poitrine, sur la hanche et sur une partie de l'abdomen, un dessin étrange - un tatouage. Constitués de points bleus, fins, extrêmement fins, de coeurs, d'ancres, d'arabesques, et, revenant en leitmotiv, entrelacées et chargées de fioritures, les lettres I et B.-Qui pouvait bien être cette femme?

Je sais, je finirai par le savoir - bientôt! Car un halo s'exhale de l'obscurité incertaine qui enveloppe cette forme corporelle en-dessous de ma tête. Confuse et imprécise, l'image de mon corps s'implante déjà en moi. Mais de minute en minute, cette notion se précise et s'éclaire. Au fur et à mesure de la douloureuse pénétration des sèves provenant des moitiés de mon être. Et subitement j'ai l'impression d'avoir deux têtes...et cette deuxième tête - une tête de femme, -ensanglantée, défigurée, convulsée, -je la vois devant moi-entièrement hérissée de petits clous à tête émaillée. C'est la tête qui appartient à ce corps -et en même temps ma tête, car je sens, nettement, les centaines de pointes de clous, dans ma boîte crânienne et dans mon cerveau; je voudrais hurler de douleur. Tout, autour de moi, sombre dans un voile rouge qui, comme tiraillé par de violentes bourrasques, s'agite en tous sens.

Je le sens à présent, je suis femme, seul mon esprit est vraiment masculin. Une image émerge maintenant de ce voile rouge...je me vois devant moi, dans une chambre décorée avec une magnificence extraordinaire. Je suis allongée, enfouie dans de douces moquettes...nue. Devant, penché sur moi, un homme aux traits rudes, grossiers, des hommes de la classe la plus basse du peuple, aux poings durcis par le travail, à la peau tannée des marins. Il est agenouillé devant moi et imprime dans ma tendre chair des dessins étranges à l'aide d'une aiguille pointue. Cela fait mal et procure cependant une singulière espèce de volupté...je sais que cet homme est mon amant.

A cet instant, une brève douleur, comme un coup d'épingle, contracte mon corps en un enchantement palpitant. Je jette mes bras blancs autour du cou de l'homme et je l'attire à moi...et je l'embrasse, je pose ses fortes mains calleuses sur ma poitrine et mes épaules, et je l'embrasse encore, dans une ivresse frénétique, je l'enlace, je le maintiens fermement contre moi, si fort que, le souffle coupé, il gémit.

A présent, j'ai happé avec les dents sa gorge brune, cette gorge que j'aime tant et dont la contemplation m'a si souvent déjà procuré l'extase, ma langue caresse cette gorge dans un frôlement humide...et maintenant - et maintenant, je ne peux pas m'empêcher de mordre...et je mords...je mords...ses gémissements se muent en râles...je sens que l'homme dans mes bras se tord et s'agite convulsivement...mais je tiens bon...Le corps devient lourd - lourd...un filet chaud dégouline le long de mon corps. Sa tête tombe en arrière - je le laisse glisser de mes bras- il s'affale, avec un bruit sourd, à la renverse, sur le tapis blanc...de la morsure de son cou, jaillit un épais flot

de sang.-Du sang,du sang partout,sur les douces fourrures d'ours blanc,sur moi...partout.

Je me mets à hurler...les sons rauques,enroués,se bousculent hors de ma gorge.La femme de chambre fait irruption,elle ne devait pas être loin,devant la porte peut-être,dans l'antichambre...a-t-elle prêté l'oreille?... un instant elle reste comme paralysée, sans conscience,puis elle se jette sans un mot sur le corps de l'homme mort... sans un mot ni une larme...elle enfouit son visage dans sa poitrine inondée de sang -je la vois seulement serrer les poings.Maintenant,je sais tout...

Et je vois encore une image...

Je me vois à nouveau et c'est bien moi qui suis en même temps assise dans la charrette qui conduit à la guillotine.Puis je me retrouve au-dessus,sur l'échafaud,et je lève les yeux vers le soleil,pour la dernière fois.Tandis que je me tourne lentement,voilà que mon regard tombe sur une jeune femme,qui s'est faufilée tout à l'avant,au premier rang...elle...la fiancée de l'homme qui était l'instrument de ma volupté...avec un visage blême,convulsé,dans sa jupe rouge et sa chemise légère,ses cheveux qui volettent...ses yeux flamboient sauvagement,comme ceux d'une bête féroce,humides comme d'une douleur contenue,et pleins de convoitise comme dans la perspective d'une grande joie. Alors elle brandit ses poings serrés devant son visage et sa bouche remue... elle veut parler,m'insulter,me bafouer, mais elle ne peut que crier -d'une voix cassée et incompréhensible...et je pose ma tête sous le couperet.

Maintenant je sais tout.

Je sais à qui appartenait la tête qui,dans la nuit,devant le feu ardent, servait de victime à une atroce vengeance au-delà de la mort -je sais aussi qui était cette jeune femme qui,cette même nuit,dans la sombre cour du palais, fut mise en lambeaux,déchirée,écrasée par ces bêtes féroces déchaînées...dans ma tête,les centaines de pointes de clous sont douloureuses...je suis lié à ce corps...à ce corps plein de souvenirs effrayants et de douleurs horribles,à ce beau corps qui a franchi toutes les portes de l'enfer.

Cette effrayante dissociation de mon être me déchire...oh,plus pour longtemps...j'éprouve un doux relâchement de tous mes membres,un amollissement et une dissolution des lambeaux de chair...une bouffissure et une liquéfaction de tous les organes internes...la décomposition commence.

Bientôt la nuit m'ensevelira ainsi que mon répugnant Moi dissocié - la nuit de la putréfaction... les corps se déferont - l'esprit sera libéré...

La main cessa d'écrire et disparut.



Hubert Straßl nous est relativement inconnu.Cette nouvelle est publiée notamment au sein de l'anthologie,parue chez "Wilhelm Heyne Verlag": "11 Hexen stories",qui comprend deux autres excellentes nouvelles d'auteurs germanophones,"die Rothaarige" de Hans Kneifel et "Hexenhammer" de Ernst Vlcek.

LA POUPEE DE POTENCE.

Le coup de téléphone de Will tomba peu avant minuit.

-Harry?

-Oui -marmottai-je encore somnolent.

-Dieu soit loué,tu es là...

-Bien sûr.Bonne nuit!

-Harry! Harry!

J'avais déjà presque reposé l'écouteur sur la fourche.La voix avait une forte intonation.

-Harry,ne raccroche pas...!

Irrité,j'interrompis la manoeuvre et appliquai à nouveau l'écouteur à mon oreille.

-Will? -interrogei-je.

-Oui,Harry...-Il parut soulagé.-Ecoute-moi...

-Es-tu sûr -l'interrompis-je- que ce que tu as à me dire revête à cette heure de l'importance pour moi?

-Absolument -assura-t-il et après tout il le savait forcément.

-Allons bon.Qu'arrive-t-il,Will?

-Madalyn a disparu.

Je réfléchis puis répondis:

-Ne sois pas stupide,Will.Il n'est même pas encore minuit.Mets-toi au lit!

-Elle avait l'intention d'être de retour pour midi.

-Où allait-elle?

-Chez son frère.Il habite à près de quatre-vingts kilomètres d'ici.

-Alors,elle aura probablement raté le train,Will.

-Vous les criminalistes manquez d'imagination!

Will Olsen riait mais cela résonnait d'une façon pas très convaincue. Cela sembla en tous cas le soulager qu'il pût discuter avec moi.

-Mais ta supposition est fausse,Harry. Elle est partie avec la voiture...

-Alors,elle a eu une panne!

-Evidemment,tout est possible -rétorqua Will-.Mais de là à avoir douze heures de retard et à ne pas donner un coup de fil pour m'avertir...

-Will -fis je,sur le ton de quelqu'un qui entame une démonstration- as-tu passé toute la journée chez toi?

-Presque...

Je ne le laissai pas poursuivre.

-Alors,elle aurait pu téléphoner aussi pendant ton absence.Et par la suite,elle n'a peut-être plus eu la possibilité d'accéder à un téléphone.Mets-toi au lit,Will.Elle peut justement réapparaître à tout moment. Ne te fais pas de mauvais sang.

-Tu as vraisemblablement raison -concéda-t-il.Il semblait à moitié convaincu.

-Bien sûr que j'ai raison,Will!

Je réfléchis un instant à la conversation et je sentis que je n'avais pas raison.Je m'extrayai de mon lit et restai debout,perplexe.Will Olsen était un fou.Il aurait dû m'écouter.

Depuis que sa série d'articles sur "la croyance aux sorcières à notre époque" paraissait dans la presse du soir,beaucoup de ses amis lui avaient tourné le dos.Il puisait certes la majeure partie de sa science dans une flopée de bouquins,mais il était très clair pour moi que cela pouvait n'être que le prélude à un véritable drame.Je savais que Madalyn,avant d'épouser Will,avait fréquenté dans notre ville un cercle spirite secret.C'est pourquoi j'avais conseillé à Will de ne pas se mêler d'une telle entreprise.

Il ne suivit pas mes conseils! Et, par la même occasion,il exposa sa femme à un danger,qu'il ne voulut pas voir alors qu'il sautait très nettement aux yeux.Son opinion,selon laquelle le surnaturel,les apparitions surnaturelles ne résultaient toujours que de hasards et d'une succession d'artifices,la plupart d'origine psychologique, ressortait très clairement de sa série d'articles.Trop clairement peut-être au goût de certaines gens.

Madalyn ne connaissait évidemment pas tous les membres du cercle de sorcières de cette ville. Elle connaissait tout au plus douze personnes. Mais celui qui dirige en permanence un cercle doit dès lors s'en préoccuper ainsi que du sort de ses brebis. Le cas Miretti était analogue. Il était un guérisseur; il soignait une série de gens, qui croyaient suffisamment en lui, par l'imposition des mains. Sa femme Rosi parlait beaucoup et fit part aux voisins étonnés d'événements bizarres. Jusqu'à ce qu'elle meure un jour d'une crise cardiaque. Miretti n'était pas d'accord avec ce diagnostic. Pour lui, ce n'était pas une crise cardiaque. Il pressentait quelque chose et il savait quelque chose. Et il voulut vider son sac.

Mais la police n'entra jamais en possession de ces si intéressantes informations. Avant que Miretti ne se rendît à la police, il se pendit dans sa mansarde. Cela remontait à six mois et avait fait beaucoup de bruit.

Olsen allait être un nouveau cas Miretti si Madalyn lui avait effectivement révélé des noms et s'il avait l'intention de déballer le gros paquet dans son prochain article. Pestant, je quittai la pièce et pénétrai dans la chambre de Martha. Elle était éveillée.

-Qui a appelé?

Je le lui dis. Et je lui dis aussi pourquoi.

-Ils frappent donc à nouveau -chuchota-t-elle.

-Je crains que oui.

-Pauvre Madalyn -murmura-t-elle-. Elle n'y pouvait pas grand'chose.

-Pauvre Will -grognai-je.

-Il est fou -Elle posa sa main sur mon bras.- Que comptes-tu faire?

-Je vais envoyer deux voitures de patrouille qui sillonneront le parcours en sens inverse et perquisitionneront chez son frère. La police rurale devra intervenir.

Elle fit un signe d'approbation.

-Rends-toi demain chez Will. Parle-lui. Essaye d'apprendre ce qu'il sait...

-Oui -soupirai-je-. Si je pouvais seulement en tirer quelque chose...

Elle secoua la tête.

-Maintenant que Madalyn est morte, sa haine sera la plus forte.

-Peut-être n'est-elle pas morte -contestai-je, peu convaincu-. Peut-être est-ce une fausse alerte. Après tout, Will n'a pas encore fait ni écrit quelque chose, qui fût réellement dangereux...

-Songe à Rosie Miretti.

-Oui -dis-je et je lui déposai un baiser furtif sur la joue-. Tu as raison. C'est improbable.

-Bonne nuit, Harry.

-Oui, bonne nuit, Martha.

J'appelai la section et fis envoyer deux voitures de patrouille. J'essayai ensuite de trouver le sommeil.

Passèrent trois heures troublées, où me harcelèrent plein de pensées; plein de souvenirs relatifs à cette amitié avec Will et Madalyn, qui remontait à des années; plein de projets désespérés pour le dissuader de poursuivre son dessein. Le téléphone résonna enfin.

Inspecteur Ferssen de la section.

-Nous l'avons trouvée -Ferssen était agité.

Je pris une profonde inspiration.

-Où et dans quel état?

-A cinq kilomètres environ en-dehors de la ville, dans une Volkswagen rouge...

-C'est sa voiture -coupai-je.

-Oui, nous l'avons bien vérifié. Elle est morte...

Comme je ne réagissais pas, il poursuivit:

-Une affaire bizarre, chef. La voiture était rangée sur le côté de la route. Intacte. La fille non plus n'avait pas une égratignure. Elle était appuyée sur son volant, comme si elle avait été endormie. Seulement... elle était morte.

-Qu'a diagnostiqué le médecin?

-Une crise cardiaque.

-Quelle était l'expression de son visage, Ferssen?

La voix était hésitante.

-Elle a dû avoir peur de quelque chose, chef. Le docteur estime que cela aurait été la cause de la cri-

se cardiaque...
Martha avait donc raison.Et Will lui-même se trouvait dès à présent en grand péril.Même si je parvenais à le raisonner.Même s'il ne savait rien! Plusieurs personnes ne voudraient courir aucun risque.
-Depuis quand est-elle morte?
-Six heures environ.
-A-t-on déjà prévenu son mari?
-Oui,chef.Nous l'attendons d'un moment à l'autre ici au bureau.
-Qu'il m'attende.Je viens jusque là -déclarai-je et je raccrochai.

Will le prit plus calmement que je n'aurais cru.Mais son attitude ne permettait pas d'étouffer la douleur si elle ne trahissait pas l'abattement qu'il éprouvait.Il régla avec soin mais froidement les formalités et répondit avec précision et placidité aux questions de l'inspecteur et du médecin.Mais je savais que cette façade protectrice craquerait tôt ou tard; c'est pourquoi je fus très heureux quand il me pria de'le raccompagner chez lui.
Sa façade ne craqua pas.Mais il s'adressa un flot de reproches amers. Il avait donc finalement décidé Madalyn à lui dévoiler des noms et des adresses de gens qui fréquentaient ce cercle dont elle avait autrefois fait partie.Par là,elle avait monstrueusement enfreint les lois des sorcières. Et elle prit peur.Will le savait aussi. Et il se sentait maintenant responsable de la mort de Madalyn -il rejetait toute indidence en rapport avec le surnaturel,quand il ne niait pas non plus un effet psychologique limité sur une âme sensible-;il ne pouvait pourtant pas nier que ce sombre passé de sa vie était à l'origine de sa peur.Il aurait dû songer plus tôt aux conséquences de la peur.Beaucoup plus tôt, quand il avait commencé sa série d'articles.Cette conclusion arrivait trop tard maintenant.
Ses déclarations revêtaient pour moi un grand intérêt.J'essayai une ou deux fois d'amener la conversation sur les noms.Mais Will évita toute réponse directe,et je sentis qu'il voulait oublier tout ce qui y avait trait. Je poussai un soupir de soulagement. C'était exactement à cela que je m'étais proposé de l'amener.
Quinze minutes plus tard,alors que nous pénétrions dans son appartement,je recommençai à éprouver des craintes pour la vie de Will
Sur sa table de travail gisait un petit paquet.L'expéditeur n'était pas mentionné et,au recto,figurait WILL OLSEN,écrit avec un gros marqueur! Il ne le vit pas d'abord,mais je le remarquai tout de suite.Comme je m'y connaissais dans ce genre de choses,je devinais à peu près ce qu'il pouvait contenir.Je fis mine de rien.Je ne voulais pas attirer son attention là-dessus.Mais il le découvrit tout de même après un moment et commença à l'ouvrir,étonné. J'essayais,indifférent,de regarder le grand portrait à l'huile de Madalyn au mur.Je perçus la respiration sifflante de Will,quand il vit ce que recelait le paquet.Et dans le silence absolu qui suivit,j'entendis les battements de mon coeur plus nettement que jamais.
-Harry -dit-il finalement-,regarde un peu ça.
Je me levai et m'approchai de lui. Un peu pâle,il souleva à mon intention le contenu du petit paquet.
Il s'agissait d'une auto miniature rouge.Un modèle de Volkswagen avec une télécommande,comme on pouvait en trouver sur n'importe quelle foire et dans n'importe quel magasin de jouets.Mais quelques petits détails la distinguaient d'un jouet.
A l'avant et à l'arrière figurait une plaque minéralogique avec un numéro minuscule: celui de la voiture de Will.Et puis la vitre en celluloïd manquait à la portière gauche. Et une figurine en un matériau pétrissable était installée au volant, bien en évidence.La minuscule tête était couronnée d'une touffe de cheveux,blonds comme la chevelure de Madalyn.Entre les seins grossièrement modelés,était fichée une aiguille.

Pendant plusieurs minutes,nous regardâmes fixement et en silence cet étrange jouet,qui devait paraître risible à l'esprit rationaliste mais dont irradiait une vague menace.

-C'est inepte! -dit finalement Will. Je ne rétorquai pas.-Cela ne fait pourtant pas l'ombre d'un doute -poursuivit-il après un moment- que cet objet ridicule a été confectionné après sa mort?

-Tu dois le savoir,Will -lui répondis-je-.Tes articles le disent très nettement.

Il ne sembla ne pas m'avoir entendu. D'un air absent,il proféra ces paroles qui semèrent le premier doute dans son esprit:

-Mais d'où l'ont-ils appris si vite?

Je cachai à Martha que Will savait les noms.Ce n'était pas un risque car, dans ces circonstances-là,il se tairait.Après l'enterrement de Madalyn, je n'entendis plus parler de lui pendant trois jours.Le quatrième,il me rendait visite à l'improviste.Il avait changé.La grande douleur semblait être passée,quand on l'observait superficiellement.Il apparut décontracté et de nouveau rieur comme avant;on ne pouvait discerner qu'à ses yeux le voile de la douleur.

Mais ses intentions avaient également changé.

-Je vais vider mon sac,Harry! -déclara-t-il-.Dès mon prochain article!

Mal à l'aise,je regardai Martha.

-Tu dois être très sûr de toi,Will -dis-je.

-Sûr! -Il rit.-De quoi aurais-je peur? De ridicules poupées dans lesquelles des personnes adultes plantent des épingles pour expurger leurs sentiments pervers,parce qu'elles espèrent pouvoir exorciser des choses surnaturelles en agissant de la sorte? Avec cela,on effraye des vieilles femmes, qui croient à l'oeuvre du diable quand leurs chèvres ne donnent brusquement plus de lait!

Il se laissa tomber sur une chaise et nous regarda étonné.

-Je ne pensais pas que vous fussiez aussi peureux.Qu'avez-vous donc?

-Will -dit fermement Martha-,Harry m'a parlé du paquet qui se trouvait sur ta table de travail.Cela ne te donne-t-il pas...à penser?

-Oui -répondit-il avec force-,cela me donne à penser.Cela m'a donné à penser tout ce temps.Je n'ai jamais encore autant pensé que ces derniers jours.Et il n'existe qu'une explication à cela: ils ont trouvé Madalyn avant que la police ne la trouve.Et ils l'ont laissée dehors, sur la rue.Carrément en plan! Concevez-vous cela? Des heures.Peut-être la journée entière.Peut-être ont-ils même assisté à son agonie! Peut-être...

-Tu te figures maintenant des choses, Will -dis-je-.Ton imagination est simplement surexcitée...

-Non,Harry.A la façon aussi visiblement et aussi ridiculement primitive dont ces gens se comportent,nous ne pouvons pas douter que leur idéalisme relève du diable.Satan est la force qui stimule leurs agissements.Ils ne connaissent pas de clémence et pas de pitié;rien que vengeance et haine et une bible aux commandements sanglants.-Il rit.-Mes sentiments actuels sont fort analogues.Je vais découvrir cette sale engeance.Leurs noms apparaîtront en gros caractères dans la presse du soir,et l'opinion publique tranchera...

Martha l'interrompit.

-Ne vois-tu pas le danger auquel tu t'exposes,Will?

-Danger? -demanda-t-il,surpris- Quel danger? Je ne crains pas qu'ils puissent me prendre pour une victime complaisante.Ils ne se risqueraient pas à un meurtre.Cela sauterait trop aux yeux dans mon cas...

-Tu ne me comprends pas,Will -opina Martha-.Je songeais davantage au risque d'un blâme.Es-tu donc sûr que Madalyn t'ait communiqué les bons noms? Absolument sûr?

Will hésitait.J'admirais la circonspection de Martha.En même temps j'entrevoyais une possibilité de désamorcer la situation.



-Livre-moi les noms,Will -dis-je avec insistance-.Je les ferai surveiller. Tôt ou tard,l'un d'eux commettra une erreur.Et si nous en avons ne fût-ce qu'un,nous coincerons aussi les autres!

Il hésitait encore toujours.Il était devenu très pensif.J'ajoutai promptement:

-Cela revient pourtant au même que tu écrives ton article maintenant ou dans quelques semaines.Et nous pourrions avoir alors un tas de preuves et d'arguments supplémentaires,qui te permettront de convaincre plus facilement l'opinion publique...

Il se tut un long moment.Alors,il fit un signe d'assentiment.

-C'est une bonne suggestion,Harry.

Et il me tendit la liste.

Nous poussâmes un soupir de soulagement.

Rien ne se produisit dans les jours qui suivirent.Je ne fus pas capable de dissuader Will de son projet et j'eus toutes les peines du monde à l'inciter à la patience en ce qui concernait mes recherches relatives aux noms.

Et alors les événements commençèrent brusquement à se précipiter.

Will donna une conférence sur le culte des sorcières au Grand Auditorium de l'Université.Au cours de la discussion qui suivit dans un restaurant proche,on en arriva à des débats animés avec quelques membres du conseil municipal,en conséquence de quoi Will accepta de dévoiler une série de noms.Ce fut un pur hasard que,pendant le repas, non seulement il livrât une série de réponses,mais aussi qu'il avalât une bouchée de travers et qu'il se fût peut-être asphyxié si un médecin n'avait pas été présent et ne l'avait empêché,par son intervention rapide.

Pourtant Will,pour la première fois, était moins sûr de lui,surtout depuis la remarque d'un de ses amis,alors qu'il se trouvait seul avec le médecin dans une pièce annexe.Celui-ci pensait avoir justement noté que Will donnait l'impression,déjà toute la soirée pendant la discussion,que quelque chose lui étreignait la gorge,qu'il manquait d'air et était en train d'étouffer. Will était sûr que cela n'était pas le cas -il s'était senti en pleine forme toute la soirée.Mais plusieurs personnes confirmèrent plus tard les dires de son ami.Et cela contribuait à ce qu'il fût finalement moin sûr de lui.

Lorsqu'il me rendit visite,il était nerveux;état dans lequel je ne l'avais jamais vu.Prenait-il peur? Il me fit part de cet incident et me demanda si j'avais remarqué quelque chose d'inhabituel en lui.Il ne paraissait plus aussi frais qu'avant,et je le lui dis.Je lui conseillai de travailler moins et d'aller à l'occasion en consultation chez le médecin.Je lui demandai aussi s'il avait pris peur, ce dont il rit.

Mais quelques jours plus tard,il revint me voir.Sa nervosité était devenue plus inquiétante.Il donnait l'impression d'être peu sûr de lui, mal à l'aise.

-Harry -dit-il-,il y a quelque chose en moi qui ne va pas.Est-il possible que je sois malade,sans que je le sache?

Je le regardai avec plús d'attention.

-Je ne crois pas -dis-je alors-; mais il y a beaucoup de choses que l'on peut s'imaginer.Eprouves-tu des douleurs?

Il hésitait.

-Non -opina-t-il-,mais...

-Mais?

Il hésita à nouveau.

-Certaines de mes connaissances semblent être d'avis que je devrais en éprouver...

Je tendis l'oreille.Il en était donc déjà si loin?

Un peu hésitant à mon tour,je lui demandai:

-Quelle sorte de douleurs?

Il haussa les épaules.Qu'en sais-je,quelque chose qui a rapport au manque de souffle...

-Avec le manque de souffle?

-Oui.Au début,je prenais cela pour

une absurdité;ensuite,je commençai à m'intéresser aux maladies de la gorge et des poumons...

-Ne te rends pas malade avec cela,Will! Pourquoi ne prends-tu pas tout simplement rendez-vous chez le médecin?

-Je l'ai fait!

-Et? -fis-je,intéressé.

-Rien.Absolument rien...

-Donc,tu es bien portant -dis-je avec insistance.

Seulement à moitié convaincu,il secoua la tête.

-Il existe des maladies que le médecin ne peut pas déceler tout de suite,que l'on n'éprouve pas tout de suite soi-même...

-Tu n'es pas malade aussi longtemps que tu ne te sens pas malade.Et tu n'as pas l'air malade,si l'on fait abstraction de ta nervosité.Tu as besoin de repos,de te changer les idées et de voir d'autres visages.Pourquoi ne prends-tu pas deux jours de vacances?

Je réussis finalement à le convaincre tout de même,et il promit à son tour de suivre mes conseils.

Mais le soir même;les événements entraient dans leur phase décisive. Quand il téléphona,sa voix était empreinte de la nervosité coutumière et d'une peur nettement perceptible.

-Harry,maintenant je suis foutu -dit-il avec agitation.

Je sus à l'instant ce qu'il allait dire.Je feignis l'ignorance.

-Qu'est-il arrivé?

-Une lettre se trouvait juste devant ma porte...

-Une lettre? De qui?

-Il n'y a pas d'expéditeur,Harry.C'est signé "un ami de Madalyn".Mais Madalyn avait des tas d'amis,surtout dans le temps,quand elle faisait encore partie de...

-Maintenant,reprends ton souffle -l'interrompis-je- et dis-moi d'abord de quoi traite la lettre.

Il lit d'une voix qui avait une intonation rauque:"Will Olsen,je veux t'aider.Je connais un terrible secret. Les sorcières n'attendront pas que tu aies vidé ton sac.Elles ont déjà entrepris leur oeuvre.Dans une cave,se trouvent une potence et une poupée,qui porte une touffe de tes cheveux et se balance au bout du lacet en soie. Tes cheveux,Will Olsen! Aux pieds de la poupée sont fixés de petits poids qui tendent tout doucement le lacet...jusqu'à ce que tu t'étrangles.Il manque encore deux poids, Will Olsen.Seulement deux.Il est encore temps! Brûle les noms et pars d'ici.Pour l'amour de Madalyn,va-t-en d'ici.Un ami de Madalyn!"

Il rit,mal à l'aise.

-Qu'en dis-tu,mon vieux?

-Tu n'as tout de même pas pris peur, Will? -m'enquis-je.

-Evidemment non! -L'accent ne parut pas très authentique.

-Penses-tu que l'avertissement de cette personne mystérieuse est fondé? Que cette potence existe réellement? -lui demandai-je.

-J'en suis persuadé.Quelque part,on a suspendu d'une manière on ne peut plus ridicule des poids aux jambes d'une poupée et on remédie de la sorte à ses complexes sadiques.- Il rit,cette fois,plus franchement-. Comme des personnes adultes peuvent être folles,n'est-ce pas Harry?

-Je suis satisfait que tu ne te laisses pas impressionner par cela, Will -répondis-je-.Je suivrais tout de même le conseil et je partirais. Tes nerfs ne sont pas dans le meilleur...

-Mes nerfs n'ont rien du tout.Sapristi je m'étais presque laissé prendre! Non,Harry -il rit-,je ne pars pas. Maintenant,certainement plus.Je vais prouver à ces adorateurs de satan que leurs cabales secrètes et leurs imprécations sous la sombre crypte d'une cave,ne riment à rien,sont juste bonnes à semer la panique parmi une bande de larves.Mon prochain article fera sensation,Harry. Je vide finalement mon sac!

-Fais ce que tu veux,Will -dis-je, d'une voix blanche-.Mais songe à tes douleurs respiratoires!- -Là-dessus,je raccrochai.Pendant plusieurs secondes,je restai sans mouvement,près de l'appareil.Will Olsen,

tu es un fou,pensai-je.La peur t'habite déjà,et elle fait son chemin.Imperceptiblement.Elle est au bout du compte tout de même la plus forte.Elle est toujours plus forte.

Le diable sait,comme personne d'autre,comment la mettre à profit.

Le dernier jour était chaud - peut-être un des plus chauds de cet été. C'était une partie de cette trame de hasards qui finalement éveille en gros l'impression de surnaturel dans l'esprit complexe de l'homme.

Cependant,je ne m'étais pas attendu à ce que cela survienne si vite.

A 14h,le téléphone résonnait.J'avais inconsciemment attendu Will,mais c'était un docteur Wenzel du poste de secours de l'hopital municipal.Comme électrisé,j'écoutai attentivement ses paroles.Et soudain,Martha se trouva aussi à mes côtés.Jé répondis à son regard interrogateur par un signe affirmatif.Un subtil sourire se dessina sur ses lèvres.Après un moment,quand le médecin eut terminé,je déposai l'écouteur avec lassitude.

-Will Olsen -dis-je lentement- se trouve à l'hopital.Il a contracté une insolation.-Je m'arrêtai au milieu de ma phrase et poursuivit ensuite.-Mais il n'y a rien de curieux à cela.Il est le sixième à être interné aujourd'hui pour une insolation.Seulement,ses symptômes semblent incompréhensibles au docteur.Il s'agit d'une crispation non naturelle des muscles de la gorge, qui pourrait,par étouffement,provoquer sa mort.Son état est très grave...

-Lui appliquent-ils un traitement? - demanda Martha.

Je secouai la tête.

-Non.Dans son état actuel,toute intervention impliquerait une mort certaine.Ils ne peuvent qu'attendre.

-De cette façon,il va mourir sans aucun doute -dit fermement Martha.

-Je vais me rendre à son chevet...

-Allons d'abord LE remercier -objecta Martha.

Elle avait raison.Mais le serrement de gorge ne disparut pas tandis que nous descendions à la cave.Dans la petite pièce,le calme se rétablit en moi,comme toujours en SA présence.Martha alluma les deux bougies de l'autel en bois finement ciselé. La lueur vacillante enveloppait la statue de métal du véritable Maître de ce monde et des gens,le seul véritable parce que sa puissance s'est manifestée: Satan! Nous nous agenouillons en silence.Ensuite,j'entonne l'antique prière.

Après un moment,Martha prend le dernier petit poids d'or au pied de la potence miniature et l'attache à la jambe droite de la poupée qui y est pendue.Il se produit un petit soubresaut et la tête s'incline en avant.Ensuite,Martha embrasse le dos de la statue,comme le prescrit le rituel.

En haut,le téléphone se met à sonner...

HELMUT WENSKE est né en 1940,à Hanau.Il a commencé par décorer de la porcelaine et de la céramique,et acquiert une certaine notoriété comme étalagiste. C'était cependant encore une autre discipline artistique qui devait lui valoir la renommée dont il jouit actuellement: l'illustration.Il a publié un admirable recueil qui regroupe ses plus belles oeuvres,qui figurent aujourd'hui soit en couverture des "Daw-books" de Wollheim aux U. S. A.,soit au sein de la fameuse revue de poster anglaise "Science Fiction Times": "Ashaverus".Il en prépare un autre qui s'intitulera "Algol 25°" et qui devrait paraître prochainement.Il illustre également de nombreuses pochettes de disques.Il est plus méconnu comme écrivain,quoique cet aspect de son oeuvre soit non négligeable -il compte au nombre de ces artistes-écrivains,dont Francisco Lezcano ou Carlos Maria Federici sont d'autres exemples-: il est surtout connu des amateurs allemands de fantastique pour son recueil "Blut des Vampir",écrit sous le pseudonyme de Terence Blaide.Il collabore régulièrement à "Luther's Grusel-Magazin" et d'autres publications.A l'image de ses illustrations,cette nouvelle de SF trahit un esprit qui aime ciseler.

SISYPHE ET DANAIDES.

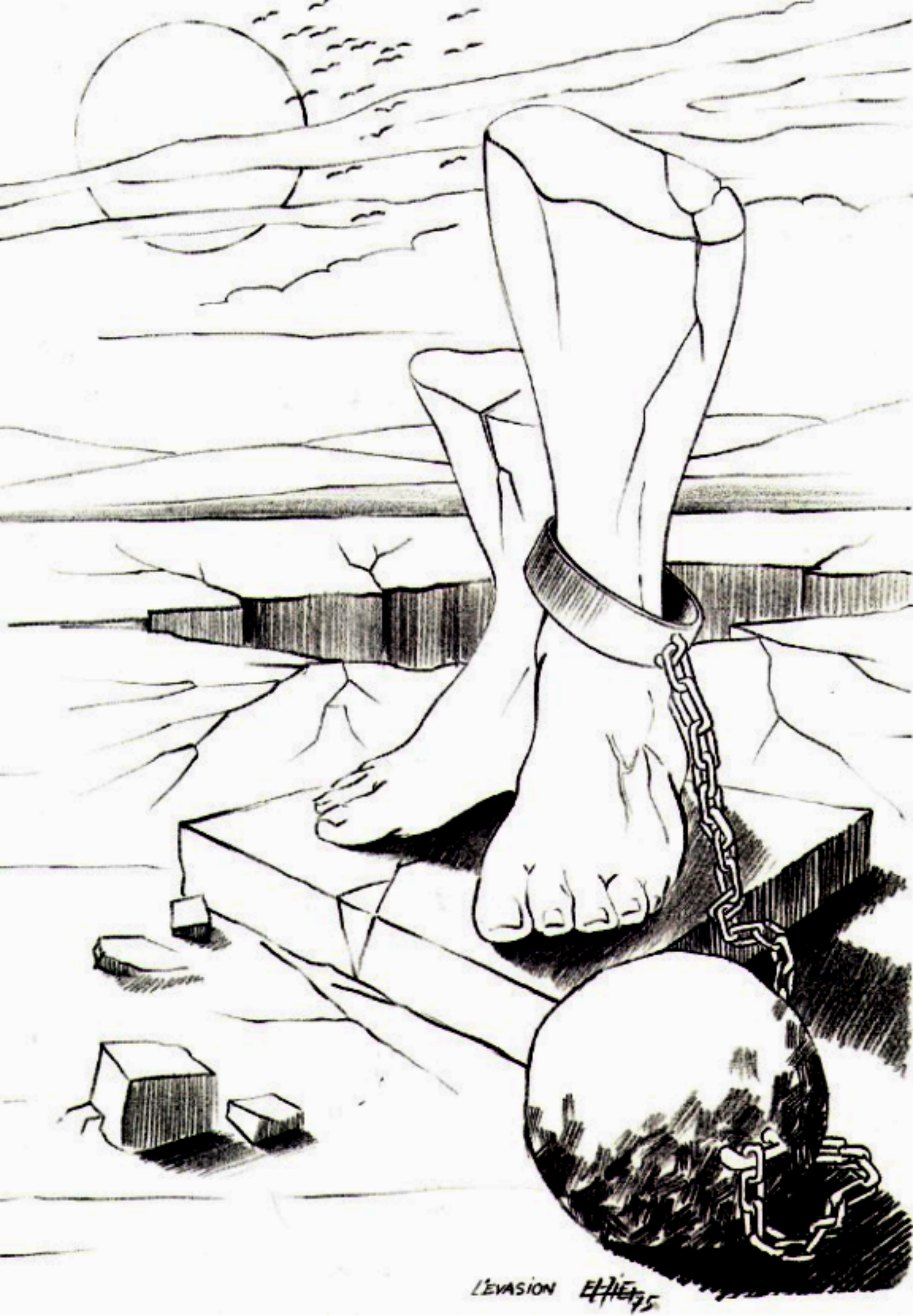
...sachez bien,vous les Elus,qu'un salut sans mesure vous sera accordé par-delà la précarité de votre existence.Maudits soient toutefois les immortels,car leur tourment perdurera de toute éternité.

Son âge dépassait l'entendement,et les millions d'années de son odyssée solitaire avaient fait s'estomper la conscience qu'il avait de sa propre existence.A travers les siècles,la multitude de ses organismes antérieurs s'était réduite à une seule unité,enflure et métamorphose de sa chair et de son esprit,qui,semblable à une tumeur cancéreuse,avait fini par se confondre avec son être tout entier.C'était sous cette forme qu'il avait traversé les profondeurs insondables de l'espace,alors que l'origine et le but de ce voyage se perdaient dans l'oubli.

Dans cette accablante incubation,il végétait au sein de la sphère gigantesque,à la fois son refuge et sa prison. Dans les moments bien trop courts où une infime partie de son Soi se résorbait,sa conscience subjuguée était envahie par une immense nostalgie dont le sens et la forme lui restaient toutefois éternellement cachés,incapable qu'il était de les traduire en paroles. De troubles réminiscences d'existences propres,depuis longtemps révolues,flottaient en nébuleuses dans les sombres labyrinthes de l'oubli,cernant sa conscience de fils ténus,pour ressombrer aussitôt dans le marais de son fatal démembrement.

Une fois de plus,il enfla,atteignant les limites de sa contenance, écrasé de partout contre sa propre enveloppe;toute croissance ultérieure devint impossible.La douleur éternellement redoutée perça sans difficulté le mince bouclier de sa résistance désespérée.Sous les assauts impitoyables,les murailles de son esprit s'effondrèrent,des ouvertures béantes frayèrent un passage à un ouragan de pure déraison qui,à intervalles constants,ravageait en hurlant sa conscience,suivant le chemin qui menait au tréfonds de son être.Le passé fut emporté et,en rugissant,sa réplique s'éveilla à l'aube d'une autre vie.Se redressant dans la folie du triomphe,il se chargea de lourdes malédictions.La bave dénuda un gosier glaireux,les formidables mâchoires oeuvrèrent puissamment à son auto-destruction,suintantes d'avidité aveugle.

La voûte cyclopéenne retentit à nouveau des gargouillis terrifiants de la créature engloutissant sa propre matière putréfiée et,dans un


L'EVASION

mouvement répugnant,la masse cellulaire visqueuse se soulevait selon une alternance rythmique invariable en vomissant une pourriture immonde.Le plaisir et la souffrance s'unirent en une symbiose perfidement schizoïde jusqu'à ce qu'il trouvât sa délivrance dans un orgasme masturbatoire et convulsif,alors que la couche commune de la paroi s'activait et que des images mentales,semblables à de phantasmatiques feux follets,poussaient au paroxysme le martyre de sa conscience.

Aussitôt,il sombra à nouveau dans le tourbillon du temps,à la recherche des couloirs enfouis dans les ténèbres du passé,afin d'y retrouver la connaissance de sa destination première. A l'affût,il se fraya un chemin à travers la jungle luxuriante de ses souvenirs ensevelis,cherchant à arracher des griffes sauvages de la folie omniprésente son immanence ainsi que l'acquis de son expérience.Les informations inaudibles de la mémoire électronique lui indiquaient le chemin à suivre.Revivant sous des incarnations variables et familières son existence oubliée,il remonta les sentiers couverts de poussière et quasiment méconnaissables d'époques depuis longtemps révolues de son évolution.Il cheminait traqué par le cauchemar accablant de la fuite du temps,stimulé par la folle espérance de retrouver ce qui s'était perdu,ce que les tentatives antérieures n'avaient pu percer à jour.Il s'agissait d'entrer en possession de la clé qui ouvrirait les portes d'airain, accès ésotériques aux galeries secrètes de ses états de conscience antérieurs.Là était peut-être la possibilité de rompre la chaîne sans fin de l'espérance et de la douleur,de la folie et de l'immortalité,de trouver le repos,de s'enfoncer dans le néant absolu,et d'échapper ainsi à la tenace malédiction.

Après une quête interminable,il trouva la planète Yhlot,nimbée d'un trouble soleil pourpre qui charriait le rayon de la mort vers son seul satellite.Lui,toutefois,se trouvait avec ses compagnons d'une race vieille comme le monde dans cette sphère gigantesque à bord de laquelle ils avaient quitté leur patrie agonisante,au moment où leur soleil s'était entièrement éteint.Le vaisseau cosmique pénétra dans les espaces incommensurables du sombre effroi,porté par les courants en amont et en aval du temps,s'approchant d'un but lointain et inconnu qui leur offrirait un espace vital à proximité de galaxies à venir.

Bien que cette audacieuse tentative d'émigration planétaire eût été planifiée et exécutée à la perfection,les stigmates du mal -signes prémonitoires de leur funeste destin- se glissèrent à bord de l'arche d'Yhlot comme un passager clandestin. Nul ne pouvait incriminer les géniaux constructeurs du vaisseau cosmique; il leur était impossible de prévoir que leur odyssée à venir durerait aussi longtemps et c'est pourquoi ils plaçèrent tous les émigrants dans des habitacles -cargaison humaine en hibernation- afin qu'ils puissent franchir sans dommages les gouffres immenses séparant les barrières du temps.Entretemps,la composition de l'atmosphère vitale à l'intérieur du vaisseau se modifia légèrement et elle ne correspondit plus tout à fait à celle de leur patrie. Un poison corrosif pénétra sans obstacle dans les appareils respiratoires des hibernés et se mit sournoisement au travail.

Une exhalaison de putréfaction, d'abord imperceptible,se mêla bientôt aux haleines des hommes d'équipage,une bave maligne recouvrit leurs membres figés,les enveloppant d'une moisissure foisonnante.Les systèmes d'alarme électroniques se turent car ils n'étaient programmés que pour parer aux dangers de l'espace,aux pannes du réseau d'alimentation liquide ainsi qu'à d'autres défaillances techniques.

Ce n'est qu'au moment où la substance gluante déborda en bouillonnant des réservoirs,pour envahir tous les appareils comme un cancer vorace,que les sirènes hurlèrent et que des seringues s'enfonçèrent dans les tissus

flasques,résidus de membres fermes jadis sanglés.Les corps des astronautes s'étaient entretemps métamorphosés en un plasma agité de pulsations saccadées et leurs esprits s'étaient entendus pour faire vivre cet organisme répugnant et nauséabond.Cette pourriture suintante qui s'étendait constamment,s'enfla pour achever la métamorphose entreprise.

Et un frisson parcourut l'organisme quand il prit conscience de la cruauté de son sort,et des larmes amères coulèrent de ses paupières sans yeux, pleurant la vacuité de son propre être. Il reconnut son impuissance à modifier son destin maléfique.Non seulement,il lui était impossible de manoeuvrer le vaisseau,pour se poser sur une planète,mais il savait encore que la sphère n'entrerait jamais en collision avec un astre.Un mécanisme spécial intégré au vaisseau empêchait cette situation. Ah,s'il avait pu s'écraser sur un soleil,mettre fin à son existence malheureuse,voir une pluie de météorites perforer les parois de sa prison et trouver le repos dans la froideur de mort du cosmos! Désespéré,il envisagea l'avenir et,là aussi,il dut se résigner.Son sort était scellé;il l'admettait avec amertume: son existence durerait jusqu'à ce que tout soit accompli,que tous les jours aient pris fin et que l'avenir se soit éteint.A cette pensée,il se réfugia dans les bras réconfortants de la démence qui s'offrait à lui,aux portes des enfers.

Et le Moloch se réveilla dans le délire,fit éclater les ponts de sa mémoire qui le rattachaient à ses rêves liquéfiés.La clepsydre s'était vidée, qui avait donné une frêle contenance à son être ambigu.

Avide d'espace,il entr'ouvrit à nouveau son effroyable gosier pour se dévorer avec une intense volupté.Ecumant de rage,il fit un festin des reliefs de sa raison,se vautra en hurlant dans le magme sulfureux de sa conscience rongée par la folie et,niant son propre être,il laissa exploser sa boulimie.

Dès ce moment,la mémoire des ordinateurs se tut et des ténèbres éternelles ensevelirent les traces misérables et fossilisées de cette expédition cosmique blasphématoire.

(pour la traduction:
Albert Dewalque et Guy Masy)

Reinhard Merker est né en 1951,à Dortmund.Il fait des études de médecine à Bochum puis à Essen.Il écrit ensuite des articles pour périodiques,des nouvelles de SF et s'adonne à la traduction.Il publie "Zwangsgedankenwelten" (1970),en collaboration avec Frank R. Scheck,et un roman de SF chez Arena-Verlag: "SOS von Deep York".Il est en outre collaborateur,comme Wenske,de "Science Fiction Times".Cette nouvelle reflète une certaine mentalité allemande et traduit une certaine mode nordique.Il en faut pour tous les goûts!

L'ILE.

Il était venu sur l'île en compagnie des soeurs jumelles pour oublier la société.Tant que les dividendes continueraient à affluer mensuellement sur son compte et que ses intermédiaires se chargeraient de les transformer en liquidités pour lui permettre de couvrir les dépenses courantes de l'île,il pourrait oublier la société en toute quiétude.

Pour quelle raison avait-il emmené les soeurs jumelles? Il se rappela indistinctement une fête au cours de laquelle il avait fait leur connaissance.Curieusement,celle qu'il avait remarquée du fait de son décolleté élégant n'avait accepté de le prendre avec elle dans sa chambre qu'à une seule condition: il devrait également coucher avec sa soeur.Voilà pourquoi il les avait prises toutes deux.D'ailleurs,leur comportement au lit était identique.D'une certaine façon,cela revenait à piquer une cellule vivante avec une aiguille.Il s'ensuit un spasme et la cellule reprend alors son état initial.Les jumelles au visage placide,au regard éteint et aux longs cheveux étaient des êtres biologiques pour lesquels il était indifférent de savoir si leur orgasme était dû à un vibro-masseur ou à un pénis.

Il appréciait ce détachement.Il ne souhaitait que des rapports biologiques et non des rapports personnels. Le style décontracté et obsédé des jumelles lui convenait parfaitement. Des récipients lubriques pour sa verge,des surfaces charnelles pour ses mains...Ces filles n'étaient point des femmes à part entière comme ces bourgeoises qui ne cessaient de vous irriter par leurs prétentions.Les soeurs jumelles s'inscrivaient parfaitement dans ce contexte de jouissance de la chair,de la drogue et des média qu'il désirait pour la fin de ses jours.Voilà pourquoi ils étaient venus ensemble.

Le temps que prit la construction lui procura un sentiment de frustation.Frissonnant dans la fraîcheur humide de l'île,ils observaient souvent les opérations de montage.Il était agacé quand les jumelles voulaient copuler dans les nouveaux locaux,encore suintants.Elles étaient encore plus biologiques que lui.Il aurait voulu attendre jusqu'à ce que les unités de séjour et de communication fussent achevées.Le déroulement des travaux le dégoûtait.Il voyait les ouvriers et les contremaîtres,devait s'entretenir avec eux. Il ne parlait que par saccades.Par la suite,il essayait d'oublier que les bâtiments étaient dus à la main de l'homme.La végétation envahirait tout,donnant l'impression que tout cela avait poussé et non été construit.Il ne voulait contempler que des mécanismes biologiques;toutes les preuves apparentes d'un processus de travail humain devraient être effacées aussi soigneusement que possible.De plus,il n'aimait pas voir les jumelles flirter de façon lascive et tranquille avec les ouvriers.

Enfin,il en avait terminé avec l'île.Tout ce qu'il désirait,depuis l'ivresse jusqu'au coït parfait,était assuré.Ensemble,ils prirent possession des lieux.Les soeurs s'adonnaien à des jeux lesbiens,s'offraient à lui l'une après l'autre ou simultanément,buvaient et fumaient,se branchaient sur le système multi-média,

se taisaient.Il était satisfait.Il n'aspirait qu'à la fonction purement biologique et elles la lui donnaient. Elles contentaient les cellules nerveuses de leur vagin,de leur oeil,de leur muqueuse buccale.Elles ne voulaient rien d'autre.Et lui-même tentait d'oublier tout ce qui allait au-delà de ces aspirations.Il se saoûlait,assouvissait ses désirs avec elles,les observait de façon concupiscente et goûtait les plaisirs des spectacles multi-média.

Pendant un certain temps,tout se passa pour le mieux.Les jumelles étaient bien intentionnées envers lui,se laissaient pénétrer,fumaient, buvaient,s'abandonnaient aux média. Sans cesse,il s'évertuait à leur faire comprendre la relation entre l'homme et le cosmos,mais leur regard se perdait dans le vide quand il parlait. Et elles-mêmes se mettaient alors à parler.De plus en plus fréquemment, elles disaient pendant qu'il les baisait: "J'entends un moteur".Cela le rendait furieux.Bien sûr,des moteurs fonctionnaient dans l'île.Mais il désirait partager une conscience cosmique avec les jumelles et non une quelconque conscience de processus de production terrienne.

Ils étaient tous trois étendus sur le moelleux tapis de copulation,lorsque soudainement une image inhabituelle,beaucoup trop réaliste,apparut sur l'écran fixé au plafond.Les soeurs gémirent intuitivement,lui se mit en colère.Il voulait regarder son programme et non un programme du continent.Il s'aperçut bientôt qu'il ne s'agissait pas d'une émission ordinaire du continent mais de quelque chose de neuf,de menaçant.Il se rendit compte qu'ils avaient devant les yeux l'image transmise par la caméra extérieure de l'île.Toutefois,celle-ci n'émettait que quand l'île était en danger.De chaque côté de son corps nu, il perçut la présence des jumelles. Elles se retournèrent et,presque d'une même voix,s'exclamèrent: "J'entends un moteur".Courroucé et fier,il les prit toutes deux sur-le-champ.Cela ne faisait aucun doute,on entendait des moteurs.Des troupes prolétariennes débarquaient sur l'île.Il avait voulu oublier quantité de choses depuis qu'il était sur l'île,mais n'y était point parvenu.Certes il avait progressé d'un pas vers la prise de conscience cosmique mais l'univers matériel primitif lui était sans cesse revenu à l'esprit.A l'instant même,son île était menacée.On lui demanderait des comptes,car il était actionnaire de plusieurs grands cartels.On lui confisquerait ses biens et transformerait son île en centre de vacances pour les masses laborieuses.

Il riait faux pendant que les jumelles se masturbaient.Peut-être avait-il uniquement choisi cette échappatoire biologique pour oublier la révolution des prolétaires.Il avait compris depuis longtemps que le soulèvement des misérables ne pouvait être qu'un éclair cosmique de durée infiniment courte.Mais pour écraser cette révolte,il aurait dû s'extraire du cocon des stimuli libidineux.Ceci aurait toutefois représenté un retour -désagréable- à la triste réalité.Il sentit s'écrouler progressivement son édifice de principes de vie purement biologique sous l'action d'influences barbares.

Je ne suis plus le maître de mon île,pensa-t-il,et il imagina les jumelles en train de s'offrir aux conquérants.Les camarades baiseuses... Peut-être resteraient-elles sur l'île?

Il en tira les conséquences pour lui-même.Puis,il copula pour la dernière fois.Avant que les troupes prolétariennes aient pu l'atteindre, il brisa la capsule de cyanure contenue dans sa dent creuse.



Peter T. Vieton est né en Frise, en 1950. Il est employé dans l'administration à Hambourg. Martin Beranek est né, en 1938, à Prague. D'abord agent d'assurance, il reprend par la suite des études de philologie germanique, avec une prédilection pour l'anglais. Il réside actuellement en France où il est professeur. Il est, lui aussi, collaborateur du "Science Fiction Times".

TOBACCO ROAD.

I. La première fois qu'il vint à la discothèque, il portait un pull-over jaune, un pantalon de velours brun et des bottes de cuir à hauts talons. Les gens ouvrirent des yeux ronds. A l'avant et au dos de son pull-over figurait un treize en gros chiffres noirs. Ses cheveux étaient longs et bouclés. Il ressemblait au Prince Arne des bandes dessinées du Coeur de Fer. Comme la plupart qui n'avaient pas troupé de place assise, il s'installa non loin de la piste de danse, il commanda et vida deux bouteilles de bière, et il s'en alla vers minuit sans avoir dansé une seule fois.

II. Le samedi suivant, il réapparut. Tout se passa comme la première fois. Il prit sa place debout, but de la bière, regarda les filles, se déplaça aussi une fois; il parla avec le serveur barbu lorsqu'il commanda une bière, et il ne dansa pas. Il portait un pull-over jaune avec un gros douze noir. Le diskjockey passait "Little By Little" des Stones, "Maggie May" de Rod Stewart et "One, Two, Three, Four -we don't want your fuckin' War" de Joe MacDonald. Il faisait chaud, agréablement bruyant, et les spots lançaient des éclairs rouges et verts.

III. Le week-end suivant, il portait un onze; celui d'après, un dix; ensuite, un neuf, puis un huit. C'était la seule différence essentielle par rapport aux soirs précédents. Entretemps, il avait rencontré quelques habitués qui se demandaient quel sens donner à l'affaire si cela continuait ainsi. Plusieurs discutaient de ce qui pourrait bien venir après le un ou le zéro. Généralement, ils tenaient l'affaire pour une plaisanterie plus ou moins bonne, et ils s'en amusaient un peu.

IV. Lorsqu'il endossa le numéro sept, il adressa pour la première fois la parole à une jeune fille. C'était une petite blondinette, dont le visage rappelait France Gall. Pendant ce temps, les hauts-parleurs faisaient entendre "Mama Loo" des Humphries Singers. Il dit quelque chose comme "Vous voulez danser?", mais le vacarme de la musique rendait ses paroles inintelligibles. La jeune fille hocha la tête. Il regarda d'un autre côté, but encore une bière, puis s'en alla -une heure plus tôt que d'habitude. Dans le débit de boisson, ce soir-là, une étagère qui supportait plus de cent verres s'effondra, et dans l'installation stéréo, deux hauts-parleurs tombèrent en panne, après vingt-trois heures.

V. Les deux samedis suivants, il n'apparut pas. Il revint trois semaines après sa dernière visite. Cette fois-ci, il portait un chiffre quatre, et il semblait changé. Ses cheveux étaient mal peignés, gras et négligés. Il avait des cernes profonds sous les yeux. Ses yeux-mêmes brillaient de fièvre. De toute la soirée, il ne sortit pas de son coin; ses regards suivaient cependant les danseurs et examinaient les filles, qui étaient assises aux tables ou qui passaient lentement. L'installation stéréo tomba deux fois en panne pendant une demi-heure, une fois pendant "Pinball Wizard" des Who, et une deuxième fois pendant "I'm a man" de Spencer Davis. Après son départ, un incendie se déclara, qui put cependant être rapidement maîtrisé et qui ne provoqua aucun dommage important.

VI. Le soir où il porta le numéro trois n'apporta aucun malheur à la

discothèque.Il ne se passa rien d'extraordinaire.Au-dessus du pull-over, un visage détendu écoutait attentivement la musique qui tonitruait invariablement de façon lugubre et extatique: "All Along The Watchtower" et "Hey Joe" de Jimi Hendrix,des airs d'Alice Cooper,de King Crimson et des Stones.Mais cette nuit-là,tout un quartier résidentiel fut,à l'autre bout de la ville,ravagé par un incendie où quelques centaines de personnes trouvèrent la mort.Au même instant,partout dans le pays,tous les ponts s'écroulèrent à la fois.Une énigme mystique,digne des gros titres des journaux,mit en cause Dieu,le diable et les communistes,dans les mass media.

VII.Le chiffre deux provoqua la mort de millions de personnes sur la terre. Les pays d'Afrique furent infestés de nuées de sauterelles,comme on n'en avait jamais vu auparavant,qui tondaient à ras des régions entières et qui dépeuplaient les villes en s'abattant sur les hommes et en les rongeant jusqu'aux os.En Asie,se produisirent de gigantesques inondations,au cours desquelles les flots emportèrent le peuple vietnamien,du moins ceux qui avaient réchappé à la tombe où ses tortionnaires américains l'avaient envoyé.En Europe,en Australie et en Amérique,la peste,la fièvre typhoïde, la dysenterie et le choléra se déclarèrent,sous des formes nouvelles et énigmatiques.Deux jours plus tard,après l'annonce de toutes ces horreurs,la discothèque fut fermée.

VIII.Une pluie de feu tomba du ciel.La terre s'ouvrit.Les volcans et les océans emportèrent l'homme et ses oeuvres.Ce qui leur échappait,était massacré par des monstres préhistoriques, frappé par la foudre,atteint par des pluies de soufre,des ruisseaux d'acide et des champignons atomiques.La lune menaçait de tomber sur la terre.La température monta à 45° Celsius à l'ombre. Là,où se dressait naguère la discothèque,se trouvait un vieil homme mourant, vêtu d'un pull-over jaune qui portait un gros chiffre un de couleur noire;il avait le regard perdu dans le vide. Il tenait à la main un sac en plastique comme on en trouve dans tous les grands magasins,et de ce sac il sortit un autre pull-over,qui portait un zéro.Il retira péniblement le pull-over avec le chiffre un et prit l'autre.

-Non,je t'en prie -dit une voix.

L'homme leva les yeux.Au-dessus des ruines embrasées des bâtiments, un ange,clair et blond,mais sans ailes,s'approchait,vêtu d'une courte robe blanche,et il s'avançait sans se troubler au-dessus du chaos.

-Viens -dit l'ange.Et l'homme torse nu,tenant,encore indécis,le pull-over avec le zéro en main,se sentit soudain élevé à quelques mètres du sol.Il vit la terre s'envelopper d'un brouillard qui montait,il vit tout disparaître à part la jeune fille à ses côtés;il vit le Jour et la Nuit.Il vit enfin sous lui un pays plus vert et plus printanier que tous ceux qu'il avait vus auparavant.Il le survola avec la jeune fille,et ne vit que des gens joyeux et en bonne santé;il vit que les hommes,la nature et le travail avaient réalisé leur unité.Il vit que plus personne ne s'enrichissait aux dépens des autres,que l'on ne trompait et ne tuait pas,et que personne n'était inhumain pour soi ou pour les autres.Chacun vivait selon ses besoins et contribuait dans la mesure de ses moyens au bonheur des autres.La compréhension la plus totale régnait et chacun aimait ses semblables parce qu'il les comprenait.

-C'est le monde où je vis -dit l'ange-.Le monde de ton avenir.Des millions d'hommes se sont battus pour lui et ont été persécutés,torturés, décapités,fusillés ou pendus pour ce rêve.Cela dépend de toi que ce monde devienne jamais une réalité dans ton univers.Je vais te reconduire.Je ne puis ni ne dois en faire davantage.C'est à toi de décider.

Et le vieil homme se retrouva devant les ruines de la discothèque, vêtu d'un jeans de velours brun et

tenant à la main le pull-over au chiffre zéro. La jeune fille avait disparu. Rien ne bougeait, le monde semblait retenir son souffle, l'air était épais et brûlant. L'homme regardait fixement dans cet air chaud et épais, et il froissait le pull-over. Il soupira. Après une éternité et peut-être davantage, il saisit le pull-over et le jeta au loin, très loin, le plus loin qu'il put. Et tout devint clair et limpide. Tout disparut dans une fumée blanche.

IX. La première fois qu'il vint à la discothèque, il portait un pull-over jaune, un pantalon de velours brun et des bottes de cuir à hauts talons. Les gens ouvrirent des yeux ronds. A l'avant et au dos de son pull-over figurait la tête de Jimi Hendrix. Ses cheveux étaient longs et bouclés; il ressemblait au Prince Arne des bandes dessinées du Coeur de Fer.

-Voulez-vous danser? -lui demanda une jeune fille qui, avec ses cheveux blonds et sa courte robe blanche, ressemblait à un ange extrait d'un conte de Noël.

Il sourit, accepta d'un signe de tête et l'accompagna jusqu'à la piste de danse. Le diskjockey, qui avait déjà fait la cour à presque toutes les habituées de la discothèque, fit passer "Tobacco Road" d'Eric Burdon & War, et se demanda avec envie comment ce tipe-là, qui ressemblait au Prince Arne des bandes dessinées du Coeur de Fer, avait pu plaire à une fille comme elle.

(pour la traduction: M.-F. Acke)

WERNHER VON BRAUN est né à Wirsitz(dans l'ex-province de Posen),en 1912.Il créa en 1942 la fusée à longue portée A4,puis les V2.Il vit aux Etats-Unis depuis 1945,où il se consacre à la conquête spatiale.Il est le principal artisan de la réussite du projet Apollo qui devait aboutir à l'alunissage de l'homme.Il a formé au sein de la NASA des équipes qui poursuivront sa tâche. Il a écrit "Lunetta" en 1930,alors qu'il n'était encore qu'un potache.A l'époque,ce récit est paru dans le journal "Leben und Arbeit".Il revêt un intérêt certain,puisque le jeune homme y décrivait ce que l'homme adulte devait réaliser plus tard.Il s'agit plutôt d'une utopie scientifique qui illustre bien l'adage "quand la fiction devient réalité!"...

LUNETTA.

La nuit était alors tombée sur l'étendue de glaces désolée.Frissonnant, je marchais de long en large devant notre petite tente,que nous avions grossièrement montée sous une aile de notre avion paralysé.J'étais à nouveau en bonne voie de m'assoupir,adossé à un support du train d'atterrissage, lorsque je fus soudain ébloui par un rai de lumière aveuglante.

-Lunetta! -Cela me fit tressaillir- On nous a retrouvés!

Dix minutes ne s'étaient pas encore écoulées que,tout à coup,un gros corps sombre traversa rapidement le faisceau lumineux,décrivit une courbe supplémentaire au-dessus de nos têtes et se posa finalement à cent mètres environ de nous,sur un plan d'eau dégagé.Tout de suite après,deux hommes émergeaient de la glace,venant à notre rencontre et nous adressant des signes amicaux.Après un bref échange de civilités,le pilote de la fusée nous invita à nous dépêcher car les ténèbres nocturnes allaient bientôt s'appesantir à nouveau.

Dans la cabine de l'avion-fusée,régnait une bizarre lumière bleue.Un voyant électrique s'alluma brusquement au-dessus de la porte:"Attention,respirer lentement! Nous décollons!" Simultanément,un profond vrombissement retentit quelque part en-dessous de nous;nous fûmes secoués un instant dans tous les sens et,tout à coup,comprimés, comme par une forte main,sur nos couchettes.L'ascension avait commencé.

La Terre était en suspens comme un phosphorescent disque verdâtre;seule la bordure gauche resplendissait d'une éclatante clarté.Soudain,une lueur blanche encore plus éclatante,qui nous fit détourner le regard,flamboya près de cette bordure.Le soleil apparaissait derrière la Terre.

Je m'informai de ce phénomène auprès du co-pilote.

-C'est pourtant tout simple -expliqua celui-ci-,nous rattrapons justement le soleil.Il s'était déjà couché depuis longtemps,mais nous pénétrons maintenant de la nuit dans le soir!

-Vous pouvez,dès cet instant,déjà apercevoir Lunetta -dit le pilote-. On vient précisément nous chercher aussi.

Nous pouvions tout observer par un des hublots: à une certaine distance de nous,flottait une boule, qui ressortait en noir sur le fonds blanc,autour de laquelle un petit corps semblait graviter sur une longue orbite.C'était donc ça la célèbre Lunetta,la "petite lune",la station du cosmos créée par la main de l'homme.

Une petite boule argentée et étincelante se détachait maintenant de la station,venait sur nous et nous rejoignait bientôt.Ce fut un membre de l'actuel personnel de Lunetta qui vint à notre rencontre en scaphandre spatial,pour établir la première communication entre nous et la station sous la forme d'un fin câble métallique.Nous remarquions bientôt que le treuil,qui entrait maintenant en action,nous tirait lentement vers le grand complexe de Lunetta.

Déjà dans la salle d'entrée,nous

WERNHER VON BRAUN est né à Wirsitz(dans l'ex-province de Posen),en 1912.Il créa en 1942 la fusée à longue portée A4,puis les V2.Il vit aux Etats-Unis depuis 1945,où il se consacre à la conquête spatiale.Il est le principal artisan de la réussite du projet Apollo qui devait aboutir à l'alunissage de l'homme.Il a formé au sein de la NASA des équipes qui poursuivront sa tâche. Il a écrit "Lunetta" en 1930,alors qu'il n'était encore qu'un potache.A l'époque,ce récit est paru dans le journal "Leben und Arbeit".Il revêt un intérêt certain,puisque le jeune homme y décrivait ce que l'homme adulte devait réaliser plus tard.Il s'agit plutôt d'une utopie scientifique qui illustre bien l'adage "quand la fiction devient réalité!"...

LUNETTA.

La nuit était alors tombée sur l'étendue de glaces désolée.Frissonnant, je marchais de long en large devant notre petite tente,que nous avions grossièrement montée sous une aile de notre avion paralysé.J'étais à nouveau en bonne voie de m'assoupir,adossé à un support du train d'atterrissage, lorsque je fus soudain ébloui par un rai de lumière aveuglante.

-Lunetta! -Cela me fit tressaillir- On nous a retrouvés!

Dix minutes ne s'étaient pas encore écoulées que,tout à coup,un gros corps sombre traversa rapidement le faisceau lumineux,décrivit une courbe supplémentaire au-dessus de nos têtes et se posa finalement à cent mètres environ de nous,sur un plan d'eau dégagé.Tout de suite après,deux hommes émergeaient de la glace,venant à notre rencontre et nous adressant des signes amicaux.Après un bref échange de civilités,le pilote de la fusée nous invita à nous dépêcher car les ténèbres nocturnes allaient bientôt s'appesantir à nouveau.

Dans la cabine de l'avion-fusée,régnait une bizarre lumière bleue.Un voyant électrique s'alluma brusquement au-dessus de la porte:"Attention,respirer lentement! Nous décollons!" Simultanément,un profond vrombissement retentit quelque part en-dessous de nous;nous fûmes secoués un instant dans tous les sens et,tout à coup,comprimés, comme par une forte main,sur nos couchettes.L'ascension avait commencé.

La Terre était en suspens comme un phosphorescent disque verdâtre;seule la bordure gauche resplendissait d'une éclatante clarté.Soudain,une lueur blanche encore plus éclatante,qui nous fit détourner le regard,flamboya près de cette bordure.Le soleil apparaissait derrière la Terre.

Je m'informai de ce phénomène auprès du co-pilote.

-C'est pourtant tout simple -expliqua celui-ci-,nous rattrapons justement le soleil.Il s'était déjà couché depuis longtemps,mais nous pénétrons maintenant de la nuit dans le soir!

-Vous pouvez,dès cet instant,déjà apercevoir Lunetta -dit le pilote-. On vient précisément nous chercher aussi.

Nous pouvions tout observer par un des hublots: à une certaine distance de nous,flottait une boule, qui ressortait en noir sur le fonds blanc,autour de laquelle un petit corps semblait graviter sur une longue orbite.C'était donc ça la célèbre Lunetta,la "petite lune",la station du cosmos créée par la main de l'homme.

Une petite boule argentée et étincelante se détachait maintenant de la station,venait sur nous et nous rejoignait bientôt.Ce fut un membre de l'actuel personnel de Lunetta qui vint à notre rencontre en scaphandre spatial,pour établir la première communication entre nous et la station sous la forme d'un fin câble métallique.Nous remarquions bientôt que le treuil,qui entrait maintenant en action,nous tirait lentement vers le grand complexe de Lunetta.

Déjà dans la salle d'entrée,nous

constations que la vie se déroulait ici tout autrement que sur la Terre, en raison des nouvelles conditions physiques. Consécutivement au manque de pesanteur, la pièce ne possédait absolument pas de véritable plancher; par contre, des fenêtres y étaient disposées de tous côtés et elle était parcourue d'un réseau d'arcs-boutants qui, à côté de leur signification constructrice, avait pour but de donner des points de repère lors du déplacement des hommes qui se trouvaient dans la salle. La "traversée" des quelques pièces de la station consistait donc également à se traîner avec plus ou moins de dextérité de l'une à l'autre des poignées en cuir qui étaient apposées partout.

Dans une des pièces, nous rencontrâmes le commandant de la station qui, après les présentations, nous convia à venir prendre le café dans son bureau. Pour nous délivrer de l'état d'appesanteur auquel nous n'étions visiblement pas accoutumés, il nous recommanda de gagner tout d'abord les cellules de pesanteur pour nous y reposer un peu. Il nous accompagna jusqu'à l'ascenseur avec lequel nous descendîmes à une vitesse folle à travers un câble creux.

Quand la nacelle arrêta inopinément, nous tombâmes presque sur nos genoux; l'état de pesanteur qui régnait ici nous paraissait désagréable: il résultait de la rotation de la cellule autour du corps principal, à la façon d'une force centrifuge. Je fus en tous cas, pour ma part, content lorsque je pus m'allonger sur une couchette et me remettre de ces choses inhabituelles.

Cela ne me tenailla cependant pas longtemps. Nous nous rendîmes ensuite, à nouveau avec l'ascenseur, dans le bâtiment principal de la station. Le commandant nous montra l'observatoire terrestre, d'où l'on soumettait à un contrôle permanent et précis, la situation météorologique de l'entièreté du globe terrestre. Les télescopes, qui étaient employés ici, pouvaient, d'après ce que l'on nous expliqua, grossir plus de cent mille fois... ce qui était nécessaire pour percer les couches de l'atmosphère terrestre, d'en haut.

On nous raconta qu'un système de sécurité étendu surveillait également la Terre d'ici.

-Avec nos forts grossissements, nous pouvons suivre d'ici chaque expédition en particulier. Nous avions également observé, jusqu'au dernier moment, votre voyage avorté au Pôle Nord. Si nous n'avions pas été attentifs ici, les ours blancs seraient peut-être en train de se régaler maintenant de vos os!

Nous apparaissions à ces gens, ici-haut, indiciblement petits et déprimés. Des grossissements de cent mille fois, un petit réglage, et le télescope saute de cimes à Madagascar...

-Peut-être la station des miroirs vous intéresse-t-elle -suggéra le commandant-. Je dois, dans ce cas, vous prier de m'accompagner dans le hall d'entrée. La station se trouve en effet, pour des raisons de sécurité, à 200 kilomètres devant nous sur l'orbite et, pour y aller, nous devrons encore accomplir un voyage de quelques minutes.

En face de notre avion-fusée, au sas d'entrée, se trouvait une petite pièce confortable qui, comme nous devions tout de suite le remarquer, constituait l'intérieur de notre fusée de voyage. Quelques portes furent fermées derrière nous, la dernière liaison coupée avec la station, et l'accélération, avec un doux vrombissement, nous projeta de nouveau contre les coussins, quoique plus aussi fort que lors de notre décollage.

-La station des miroirs comporte une centrale de commandement et un miroir métallique de 350 mètres de diamètre qui l'inclut.

Nous ne voulions tout d'abord pas fort y croire; mais l'expérience nous apprit bientôt de ne plus rien tenir pour impossible sur Lunetta. Une formidable surface étincelante apparut à un des hublots, les facettes géantes du miroir oscillaient légèrement. Ce miroir nous avait dispensé la lumière solaire pendant les heures

de la nuit polaire;c'était lui également,la vive étoile filante qui nous avait tellement déconcertés.

-D'ici,l'on établit la situation météorologique sur la Terre -nous déclara-t-on- selon l'irradiation propre à certains terrains;les hautes et les basses pressions météorologiques sont influencées afin de répondre à tous les besoins agricoles et culturels. Au cas où des facettes ne seraient pas occupées,nous les utilisons afin de pourvoir à l'éclairage nocturne des grandes villes.La manoeuvre du miroir implique une lourde responsabilité,car d'une petite erreur pourrait résulter,dans ces circonstances,un incendie de forêt et des catastrophes à plus grande échelle encore.

Nous pouvions nous trouver depuis près de dix heures à Lunetta,quand le commandant attira notre attention sur le départ imminent d'un avion-fusée à destination de Berlin.

Il est vrai qu'ici-haut,nos pensées allaient ailleurs qu'à nos chers parents et amis de Berlin.

(pour la traduction: B. Goorden)



Herbert W. Franke (né à Vienne en 1927) fit des études de physique,de chimie et de mathématiques et présenta une thèse sur la mécanique ondulatoire.Après avoir travaillé pour l'industrie lourde,il commença d'écrire,en plus de livres scientifiques,de remarquables romans de SF: "das Gedankennetz" (1961; le filet mental),"der Elfenbeinturm" (1965;la tour d'ivoire),"Zone Null" (1970;zone zéro,paru chez "Ailleurs et demain"/LAFFONT),ainsi que deux recueils de nouvelles: "der grüne Komet" (1964;la comète verte) et "Einsteins Erben" (1972;les héritiers d'Einstein).Il est assurément le plus important écrivain allemand contemporain de SF.Il dirige,avec Wolfgang Jeschke,les anthologies "Science-Fiction Story-Reader",chez Wilhelm Heyne Verlag.Signalons que "Présence du futur"/DENOEL a publié "la cage aux orchidées" (N°73).Spéléologue amateur,il demeure à Puppling,à proximité de Munich.

LA MEPRISE ou PRENEZ GARDE AUX NON-FUMEURS.

Shakadse fit descendre la sphère spatiale et l'horizon vint lentement à sa rencontre.La blanche lumière solaire semblait bouillonner à la surface des plaques calcaires bordées de mousse. Shakadse songea aux jardins en terrasse de sa patrie,aux lampions qui se balançaient sous le vent dévalant les pentes de la montagne sacrée,aux reflets qui dansaient à la surface du fleuve.La Terre -ce mot évoquait toujours cette image paisible,et ce n'était qu'ensuite que s'inscrivait dans son esprit le globe gris-vert parsemé de taches représentant les continents.

Shakadse concentra son attention sur l'atterrissage.La plaine morne et vide s'étendait devant lui et n'offrait aucun point de repère qui eut permis une comparaison.Il suivait toutefois du regard l'ombre de la sphère spatiale qui courait sur le sol,glissait loin sous lui à la surface des roches et semblait sauter par-dessus les agglomérats de mousses.La tache ovale grandit, prit de la vitesse et finalement,comme sous l'effet d'une manoeuvre soigneusement répétée,elle s'immobilisa sous le vaisseau au moment où celui-ci toucha le sol.

Shakadse sauta hors de son vaisseau. Il huma l'air de façon critique: il était tiède et respirable.Il s'appuya contre un des pieds télescopiques et attendit.

C'est alors que le négociateur fit son apparition.La masse en forme de disque de son vaisseau cosmique se posa non loin de Shakadse.La porte s'ouvrit.

Shakadse ressentit à nouveau cette sensation désagréable qui le prenait chaque fois qu'il était confronté à des organismes entièrement différents,une sensation faite d'un peu de peur,d'un peu de curiosité et de l'intention de ne pas se laisser démonter par quoi que ce fût.

En face,une porte s'ouvrit et après un instant qui sembla durer une éternité,un être,semblable au premier coup d'oeil à une boule de chiffons de couleur rouille,se glissa vers l'extérieur.

Shakadse savait combien méfiants étaient ces êtres;il avait pu le constater lors des contacts par radio.Il savait qu'il devait faire preuve d'une prudence extrême et éviter tout geste qui aurait pu être interprété,même à tort,comme un acte malveillant.Il ignorait tout du mode de vie des Castoriens et eux, rien du sien.Il ne savait rien,ni de leur système de vie,ni de ce qu'ils considéraient comme étant un danger: peut-être son haleine avait-elle des effets anesthésiants pour eux,peut-être un toussotement était-il ressenti comme une agression.Mais cela n'avait pas de sens de se poser des questions à ce sujet.

Shakadse restait toujours maître de soi;c'était la raison pour laquelle on l'avait choisi.Lorsqu'il se dirigea vers le Castorien,il évita tout mouvement brusque et domina même ses clignements d'yeux.Il marchait avec prudence,à pas lents et

Herbert W. Franke (né à Vienne en 1927) fit des études de physique,de chimie et de mathématiques et présenta une thèse sur la mécanique ondulatoire.Après avoir travaillé pour l'industrie lourde,il commença d'écrire,en plus de livres scientifiques,de remarquables romans de SF: "das Gedankennetz" (1961; le filet mental),"der Elfenbeinturm" (1965;la tour d'ivoire),"Zone Null" (1970;zone zéro,paru chez "Ailleurs et demain"/LAFFONT),ainsi que deux recueils de nouvelles: "der grüne Komet" (1964;la comète verte) et "Einsteins Erben" (1972;les héritiers d'Einstein).Il est assurément le plus important écrivain allemand contemporain de SF.Il dirige,avec Wolfgang Jeschke,les anthologies "Science-Fiction Story-Reader",chez Wilhelm Heyne Verlag.Signalons que "Présence du futur"/DENOEL a publié "la cage aux orchidées" (N°73).Spéléologue amateur,il demeure à Puppling,à proximité de Munich.

LA MEPRISE ou PRENEZ GARDE AUX NON-FUMEURS.

Shakadse fit descendre la sphère spatiale et l'horizon vint lentement à sa rencontre.La blanche lumière solaire semblait bouillonner à la surface des plaques calcaires bordées de mousse. Shakadse songea aux jardins en terrasse de sa patrie,aux lampions qui se balançaient sous le vent dévalant les pentes de la montagne sacrée,aux reflets qui dansaient à la surface du fleuve.La Terre -ce mot évoquait toujours cette image paisible,et ce n'était qu'ensuite que s'inscrivait dans son esprit le globe gris-vert parsemé de taches représentant les continents.

Shakadse concentra son attention sur l'atterrissage.La plaine morne et vide s'étendait devant lui et n'offrait aucun point de repère qui eut permis une comparaison.Il suivait toutefois du regard l'ombre de la sphère spatiale qui courait sur le sol,glissait loin sous lui à la surface des roches et semblait sauter par-dessus les agglomérats de mousses.La tache ovale grandit, prit de la vitesse et finalement,comme sous l'effet d'une manoeuvre soigneusement répétée,elle s'immobilisa sous le vaisseau au moment où celui-ci toucha le sol.

Shakadse sauta hors de son vaisseau. Il huma l'air de façon critique: il était tiède et respirable.Il s'appuya contre un des pieds télescopiques et attendit.

C'est alors que le négociateur fit son apparition.La masse en forme de disque de son vaisseau cosmique se posa non loin de Shakadse.La porte s'ouvrit.

Shakadse ressentit à nouveau cette sensation désagréable qui le prenait chaque fois qu'il était confronté à des organismes entièrement différents,une sensation faite d'un peu de peur,d'un peu de curiosité et de l'intention de ne pas se laisser démonter par quoi que ce fût.

En face,une porte s'ouvrit et après un instant qui sembla durer une éternité,un être,semblable au premier coup d'oeil à une boule de chiffons de couleur rouille,se glissa vers l'extérieur.

Shakadse savait combien méfiants étaient ces êtres;il avait pu le constater lors des contacts par radio.Il savait qu'il devait faire preuve d'une prudence extrême et éviter tout geste qui aurait pu être interprété,même à tort,comme un acte malveillant.Il ignorait tout du mode de vie des Castoriens et eux, rien du sien.Il ne savait rien,ni de leur système de vie,ni de ce qu'ils considéraient comme étant un danger: peut-être son haleine avait-elle des effets anesthésiants pour eux,peut-être un toussotement était-il ressenti comme une agression.Mais cela n'avait pas de sens de se poser des questions à ce sujet.

Shakadse restait toujours maître de soi;c'était la raison pour laquelle on l'avait choisi.Lorsqu'il se dirigea vers le Castorien,il évita tout mouvement brusque et domina même ses clignements d'yeux.Il marchait avec prudence,à pas lents et

mesurés.Il essaya de faire le moins de bruit possible.

Le corps rougeâtre s'approcha en hésitant.Sa surface était recouverte de bandelettes velues,dont certaines étaient dressées à la façon d'organes sensoriels.Lorsque l'étranger arriva à deux mètres de Shakadse,il s'arrêta quelques secondes puis recula à nouveau de deux mètres.Juste entre eux se trouvait à présent une petite boîte de la grosseur d'un transistor.

Une voix déformée mais compréhensible en sortit:

-Utilise ton langage,nous traduirons vers le nôtre!

Sans manifester d'étonnement,Shakadse répondit:

-Je vous salue au nom de mon gouvernement.Nous espérons pouvoir établir un accord.

Le silence règna pendant un moment. Certaines antennes du Castorien se dressèrent,d'autres s'abaissèrent.La voix reprit à travers l'appareil:

-Nous te mettons en garde contre toute tentative d'agression: nos désintégrateurs sont braqués sur toi!

-Et nos canons à radiations sur toi!- rétorqua Shakadse.

Mais il savait parfaitement que la Terre ne possédait pas de canons à radiations.A ce moment,il en vint presque à douter de sa mission.Comment allait-il pouvoir convaincre ces créatures que les terriens n'étaient pas des freluquets sans défense mais qu'ils pourraient se muer en partenaires puissants et enviables.

Les pourparlers ne faisaient que commencer.Shakadse se comportait comme lors d'une partie de poker.Il découvrait son jeu ou bluffait suivant la nécessité.Mais la plupart du temps,il bluffait.

Il resta sur place pendant deux heures;presque sans faire le moindre mouvement.Il parlait,il se taisait,écoutait et parlait à nouveau.Il fut informé de la puissance formidable des antagonistes et ne put y opposer que des chimères.

Enfin les pourparlers prirent fin. Le Castorien enleva la boîte et se mit en mouvement vers son vaisseau.

Shakadse eut l'impression de sortir d'un rêve et se libéra du poids énorme qui avait pesé sur ses épaules;un léger frisson parcourut son corps.Il avait atteint son but.En inspirant profondément,il sortit une cigarette de sa poche,craqua une allumette...

La créature rougeâtre s'immobilisa soudainement.Plusieurs antennes s'écartèrent de son corps en vibrant; et on eut dit qu'elle avait doublé de volume.

Subitement,Shakadse fut entouré d'une clarté aveuglante.Ensuite, quelques cendres retombèrent à l'endroit où avait frappé la décharge d'énergie.

Norbert Fangmeier est né en 1948,en Westphalie.Lorsqu'il écrivit cette nouvelle,il était encore étudiant en pharmacie.

HEIMATLAND.

Kurtz regardait par la fenêtre du bureau,pendant que Dansien poursuivait son compte-rendu;environ dix mètres plus bas que la pièce,un camion se traînait dans la rue déserte.Il soulevait derrière lui un épais nuage de poussière qui,avec les gaz d'échappement noirs du moteur,se fondait,sous le rougeoiement du soleil de midi,en une lourde boule de poussière gris-jaune.

Le véhicule s'immobilisa alors,et le conducteur sauta hors de sa cabine. Kurtz vit son visage: des sourcils broussailleux,une chevelure grisonnante,un grand nez brillant de transpiration.Pendant que l'homme soulevait péniblement le capot en jurant,le convoyeur sauta sur la route.Kurtz observa ses cheveux,partagés en mèches,et un visage ridé,semblable à du cuir qui serait resté longtemps sous tension et qui se détendrait soudain,en se gonflant et en se dressant.Kurtz vit une poitrine informe,sous l'étoffe râpée du sarrau crasseux,et il inclina lentement la tête.On en était maintenant réduit à cette situation: chacun devait apporter sa contribution à la survie de la colonie et pourtant le déclin était indéniable,lui aussi,pareil à la panne de ce camion.

Kurtz se détourna de la fenêtre et remarqua seulement alors que Dansien avait interrompu son compte-rendu;il haussa les épaules comme s'il voulait s'excuser.

-Quoi que tu fasses,Gregor -dit-il-,le sort en est jeté.

Dansien secoua la tête.

-Pas de la façon dont tu le vois,Otto -répondit-il-;ceci est un processus naturel,et il s'arrêtera quand nous serons parvenus à un stade adéquat de l'organisation sociale et économique.

A travers la fenêtre,Kurtz montra le camion immobilisé.

-Regarde tout de même -suggéra-t-il à Dansien-;voilà ton processus naturel: même les mécanismes les plus simples, comme les moteurs à explosion,ne peuvent plus être tenus en état de marche -quatre ans à peine après la rupture de la liaison avec la Terre! Bien sûr,Gregor,ce processus se déclenchera quelque part,mais je crains que cela ne se produise à une trop petite échelle pour que je puisse en éprouver quelque joie!

Dansien se tut un instant.

-Qu'aurions-nous dû faire? -fit-il-. Peut-être regarder comment la communauté que nous avons créée,a été détruite,après que nous eussions établi une société où régnaient une harmonie sociale et une justice sans précédent et ce,avec plus de cinq millions de personnes?

-Et les cinquante millions qui espéraient ici un avenir nouveau et meilleur? -lui rappela Kurtz- grâce au seul mandat desquels nous sommes ici et avons pu former notre communauté,qu'en est-il advenu? Avions-nous le droit de travailler ici pour créer un cadre de vie pour tous ces gens,encouragés par leurs sacrifices,mus par leur foi,et ensuite, après presque deux décennies,dire: Stop,vous feriez mieux de rester à la maison,vous ne feriez que troubler notre bien-être -et rompre toute liaison,leur claquer littéralement la porte au nez? En avions-nous le droit?

-Tu deviens pathétique,Otto -constata Dansien- et tu as jadis parlé autrement que tu ne le fais,et l'idée de "Liberté pour Heimatland" t'avait emballée,comme nous tous.

Kurtz nia,en faisant un demi-mouvement de la main;cette dernière sembla se relâcher au milieu de sa course,comme si elle avait tout à coup oublié son but.

-On apprend -dit Kurtz avec lassitude- et j'ai beaucoup réfléchi depuis que nous avons fermé la porte à la Terre;je crois,Gregor,que

c'était une erreur,une injustice.Ce n'est pas que ma conscience me donnait des remords à cause de cela,même pas, non,mais j'ai peur des conséquences pour nous.
-Les conséquences? -demanda Dansien- Penses-tu à l'évolution au sein de la colonie?
-Pas à celles-là -détrompa Kurtz-;mais tu t'es peut-être attendu à ce que les gens sur Terre supportent d'être séparés de nous -et cela leur est arrivé avec la plupart des autres colonies-? Ils vont probablement nous demander des comptes et vont exiger l'ouverture de la liaison,et ils feront tout pour atteindre ce but,je le crains!
-Tu veux dire qu'ils enverront des vaisseaux spatiaux? -s'informa Dansien-.Et même si c'était le cas,que pourraient-ils en espérer?
-Ne sois pas sot,Gregor -dit doucement Kurtz-.Ce qu'ils pourraient en espérer?...Il leur suffit de charger des matériaux de construction sur leurs vaisseaux,afin d'édifier une station de transit,et de construire la station ici;grâce à elle,ils assureraient la liaison qu'ils désiront avec la Terre.
-Nous les en empêcherons! -protesta Dansien.
-Comment donc? -se défendit Kurtz-,à la rigueur avec les quelques armes de chasse qui se trouvent peut-être à Heimatland?
-Si nous étions au moins en liaison avec les autres colonies -imagina Dansien-,nous pourrions alors développer une stratégie globale.
-Mais nous ne le sommes pas -fit remarquer Kurtz-! Tous les contacts ne transitaient,hélas,que par la Terre! Nous sommes tout à fait livrés à nous-mêmes!

Dansien se tut un instant.
-Il est finalement très douteux -dit-il ensuite- que ceux de la Terre,surtout la Communauté Européenne,aient dépoussiéré leurs vaisseaux spatiaux et les envoyés;ils devraient rencontrer suffisamment d'autres difficultés qui les préoccupent davantage.

Pendant un instant,ce fut le silence,tandis que Kurtz s'asseyait et regardait son bureau,avec un visage sans expression,et que Dansien se tenait fixement au milieu de la pièce et contemplait le pourtour de son sous-main.

Ce fut alors qu'un bruit interrompit le silence,d'abord doucement, mais en s'amplifiant rapidement.Les carreaux commençèrent à vibrer.
-Qu'est-ce que c'est? -dit Dansien, l'attention davantage fixée sur lui-même que sur Kurtz;celui-ci souriait tristement.
-Une mite,Gregor -répliqua-t-il-; que tu veuilles l'admettre ou non, ils ont dépoussiéré leurs vaisseaux.

Dansien se dirigea à pas rapides vers la fenêtre et l'ouvrit;un grondement sourd emplit la pièce.Kurtz s'avança et se pencha dehors.
-Là-bas! -cria-t-il -il devait crier pour se faire entendre- C'est de là-bas que cela vient! -et il montra l'Est,où,malgré la lumière diaphane du soleil,à ce moment au zénith,on pouvait voir une étoile claire,dont l'intensité lumineuse augmentait encore sans cesse.

Une main toucha l'épaule de Kurtz et il se retourna.Une employée de la station de radio se tenait là,un papier à la main,et essayait de lui dire quelque chose.

Mais Kurtz ne comprenait rien et faisait signe à la femme de venir tout près de lui;à ce moment,le grondement assourdissant s'étouffa tout à coup,de même que s'éteignit la lueur,qui avait pénétré de plus en plus intensément dans le bureau de Kurtz.On n'entendait plus qu'un mugissement régulier,toujours crescendo
-Un communiqué radio sur toutes les longueurs d'ondes! -lança la femme, et déjà elle lisait son papier:"le vaisseau spatial de guerre IMPERATOR MUNDI de la Communauté Européenne s'apprête à atterrir sous peu sur la base de lancement d'Heimatland."

Elle releva les yeux,comme pour s'excuser:
-C'est tout.
-Une sèche constatation des faits -commenta Dansien- et même pas très polie.

Kurtz se pencha maintenant de nouveau à la fenêtre et regarda vers le haut,tout comme le chauffeur et le convoyeur du camion qui se trouvaient en contrebas dans la rue;l'intensité du bruit avait entretemps atteint son point culminant.Dansien et l'employée de la station de radio se penchèrent également au-dehors.

L'IMPERATOR MUNDI croisait à quelques kilomètres au-dessus d'eux,dans le ciel d'Heimatland,supporté,pour l'instant,par le seul jeu de ses surfaces conductrices géantes;le soleil laissait percevoir vaguement ses contours.Ensuite,lorsque le vaisseau fut bien au-delà de la ville,ses moteurs s'allumèrent de nouveau,et le choc de leur explosion fit trembler l'air.

Kurtz retourna à son bureau et s'assit.Dansien ferma la fenêtre;la femme se dirigea vers la porte et s'y arrêta, indécise.

-Ce nom,Senior -demanda-t-elle finalement-,que signifie-t-il?

-IMPERATOR MUNDI -répéta Kurtz,pensif-, le maître du monde- c'est vrai.

L'employée sortit et ferma doucement la porte derrière elle.

De nouveau,ce fut le silence.

Kurtz regarda dehors,en direction de la base de lancement.Les grosses vitres bombées de la tour de contrôle offraient une ample vue dans toutes les directions,même quand la courbure du verre causait quelque distorsion et que les rayons du soleil,qui brillait de plus en plus haut dans le ciel,produisaient des réflexions parasites.

Au pied de la tour trapue s'étendait la piste d'envol et d'atterrissage,destinée aux avions de la colonie qui,peu avant,avaient encore rempli différentes missions de recherche pour Heimatland et d'approvisionnement pour des colonies éloignées.Cependant les machines étaient maintenant rangées dans les hangars,le plus souvent hors d'état de marche,et elles attendaient des occasions particulièrement urgentes,rendant nécessaire la mise en service d'un avion.

A la droite de Kurtz,au début de la piste,se dressait un imposant hangar carré;à l'intérieur se trouvait un vaisseau spatial,mû à l'énergie nucléaire;ce vaisseau aurait dû être utilisé jadis,après l'arrivée de colons à Heimatland,par des techniciens et des savants qualifiés,dans le but d'explorer l'espace cosmique dans les environs immédiats de la colonie.

Mais les colons n'étaient pas venus,ni non plus les savants et les techniciens;c'est pourquoi le précieux engin s'empoussiérait lentement dans son hangar.

Près de l'endroit où il était rangé,commençait la rampe de lancement de la catapulte à vapeur,dont le traîneau de lancement se trouvait également ici et avait,dans le temps, servi à lancer les vaisseaux de la colonie;la salle des chaudières de la catapulte se dressait à côté du hangar.

Le regard de Kurtz se détacha des bâtiments situés en début de la piste de béton,et il suivit les rails du dispositif de lancement, jusqu'au point où la piste débouchait sur une grande circonférence,qui avait été longtemps envahie par une épaisse verdure: des tapis d'herbe avaient recouvert le sol mou,des arbustes et des mauvaises herbes étaient parsemés çà et là,de jeunes arbres avaient poussé rapidement.Ce n'est qu'au centre du cercle,tout autour du puits d'échappement des gaz avec sa sombre ouverture,que la terre était renforcée de béton armé: c'est ici qu'elle devait supporter la masse imposante de l'IMPERATOR,qui s'élevait au-dessus de l'endroit.

Empreint de tristesse,Kurtz observa la terre brûlée,à l'intérieur de la circonférence,où toute verdure avait maintenant disparu et avait été réduite à l'état de cendres;Kurtz se retourna alors d'un coup vers Dansien et le technicien d'entretien, qui les avait accompagnés dans la tour de contrôle.

-Comment fonctionnent les installations techniques locales,Hertzhaus?-demanda-t-il au technicien.Ce dernier haussa les épaules.

-Le refroidissement par eau du puits d'échappement des gaz était intact, Senior -dit-il-;nous y avons injecté plus de dix mille mètres cube et les pompes ont tenu sans problème.
-Et sinon? -s'enquit Kurtz.
Hertzhaus réfléchit un instant.
-Le second système volumineux est la catapulte -finit-il par répondre-,et cela,nous ne nous en sommes plus servis depuis plus d'un an;mais je ne vois pas ce qui aurait pu la mettre hors d'état de marche.
Kurtz acquiesça.
-Qu'en est-il des appareils de télécommunication? -demanda-t-il alors.
-Ils fonctionnent -dit brièvement Hertzhaus.
-Bon -fit Kurtz-,mettez-moi en liaison avec l'IMPERATOR.
-A quoi bon? -objecta Dansien-.Crois-tu pouvoir réussir quoi que ce soit?
Kurtz haussa les épaules et se tut.
Hertzhaus lui indiqua alors,sur le tableau de bord,un écran qui commençait à clignoter et qui finit par laisser apparaître le buste d'un homme d'un certain âge;le visage était sillonné de rides profondes,les cheveux étaient gris,et les yeux fatigués.
-Kaspak -s'exclama Kurtz-,Eugen Kaspak!
-Je me disais que ce serait toi,Otto -dit Kaspak-;à vrai dire,je ne sais pas pourquoi tu m'appelles;mais cela fait plaisir de te voir.
-Comment as-tu l'...honneur de faire ce voyage? -demanda Kurtz-.Que projettes-tu maintenant?
Kaspak eut un sourire en coin.
-Cela fait longtemps,Otto,n'est-ce pas? -fut sa réponse-.Beaucoup de choses ont changé: je suis secrétaire d'état exécutif du ministre de la colonisation et voilà pourquoi je suis ici,et pour toi Senior -tu l'es bien toujours?...- de Heimatland et renégat.
Il secoua la tête.
-Mes projets? Comment peux-tu me le demander? Lorsque le sol sera suffisamment refroidi et libre de toute radioactivité,le commandant Chadeau va débarquer ses hommes et faire ériger une station de transit.
Il éclata d'un rire vigoureux.
-Vous pourriez naturellement nous simplifier la tâche: rétablissez le contact avec la Terre;ce geste pourrait peut-être excuser partiellement votre attitude!
-Et après? -s'informa Kurtz-.Que se passera-t-il ensuite quand vous aurez bâti la station?
-Alors -dit Kaspak lentement-,alors arriveront quatre-vingts millions de personnes;dans un trimestre,le dernier sera ici.
-Et nous? -demanda Kurtz-.Qu'adviendra-t-il de nous,les renégats?
-Vous,politiciens de la liberté,qui avez orchestré le déclin,on vous fera un procès -expliqua Kaspak.
Kurtz rit faiblement.
-Et après? Décapités? -s'enquit-il.
-Pas cela -dit Kaspak en le détrompant avec circonspection-,mais on vous enverra peut-être là où,sur une surface de dix mètres carrés, vivent sept personnes,où la faim règne en permanence et où tous,un jour ou l'autre,deviennent fous, afin que vous vous rendiez bien compte de ce que vous avez fait jadis.
Les yeux de Kaspak étincelaient.
-Il y a longtemps,nous étions amis, Otto, mais maintenant,après les années que j'ai passées dans ce cercueil de métal,je te conseille de ne rien faire pour me charmer; et si vous deviez tenter quelque chose contre le vaisseau ou la construction de la station de transit, nous transformerions votre Heimatland en un désert de cendres!
L'écran s'assombrit.Kurtz sourit un peu,comme s'il était gêné.
-Nous savons maintenant à quoi nous en tenir -constata-t-il.
Dansien regardait à l'extérieur en direction de la tour métallique géante de l'IMPERATOR.
-Nous devons le détruire -avança-t-il-,vite et sans hésiter.
Kurtz le regarda,pensif.
-Il y a un moyen,Gregor -dit-il alors-,un moyen simple et sûr!
Dansien et Hertzhaus le regardèrent fixement,ahuris.
-Lequel? -demanda Dansien excité-. Comment cela peut-il être possible?

-Naturellement -poursuivit Kurtz,avec circonspection-,il faut bien nous dire que cela peut nous coûter la vie: on ne peut pas détruire un engin de combat,truffé d'armes et placé sous une très forte tension,comme l'IMPERATOR,sans que quelque réaction s'ensuive;il exploserait vraisemblablement,en même temps que toutes ses armes nucléaires.
-C'est le prix qu'il nous faut payer -dit Hertzhaus,oppressé.
-Mais avec quoi,en somme,pouvons-nous attaquer efficacement ce monstre? -demanda doucement Dansien- Des réflexions purement théoriques ne nous mèneront à rien.
Kurtz désigna la plaine.
-Voilà la solution -dit-il d'une voix neutre-;la catapulte donne directement sur le vaisseau.
-Et? -fit Dansien dubitatif- Que se passera-t-il après?
-Le Senior a raison -lança Hertzhaus, excité-,c'est simple à réaliser: nous catapultons un assez gros objet,en le lançant le plus vite possible,contre le vaisseau.
-Le vaisseau spatial du hangar serait tout désigné -dit Kurtz-,et c'est aussi l'unique possibilité,parce que nous pourrions difficilement transporter,sous les yeux des occupants du vaisseau,un objet aussi gros jusqu'au traîneau de la catapulte.
Hertzhaus exécuta quelques calculs d'estimation sur un morceau de papier.
-Le vaisseau a une masse de cinquante tonnes environ -expliqua-t-il finalement-;le cylindre de pression et les réservoirs de vapeur de la catapulte peuvent résister à une pression de cinq cents atmosphères;cela nous donne,sur une distance d'accélération de mille mètres,une vitesse finale de presque un demi-kilomètre à la seconde!
Dansien acquiesça avec véhémence.
-Cela devrait suffire! -avança-t-il- Cela devrait suffire!
-Combien de temps faudra-t-il pour que la pression de vapeur soit suffisamment élevée -demanda Kurtz-.Nous ne pouvons pas allumer trop violemment, afin que les gaz d'échappement de la salle des chaudières ne soient pas remarqués;cependant,l'air est momentanément encore si chaud que nous ne devons pas nous soucier beaucoup de ce problème.
Hertzhaus réfléchit brièvement.
-Deux heures peut-être -finit-il par dire-;cela devrait suffire!
Et il commença à enclencher des contacts sur le tableau de bord; des instruments de mesure redonnèrent signe de vie,et le sol commença lentement à vibrer,lorsque du gaz naturel s'engouffra,à travers des vannes ouvertes,dans les brûleurs de la salle des chaudières et se transforma en langues de feu bleues.
-Tout est en ordre -constata enfin Hertzhaus-;les conduites acheminent du gaz,les pompes hydrauliques fonctionnent et les réservoirs de vapeur semblent étanches.
Kurtz approuva,puis se retourna et quitta le tableau de bord.Il descendit un escalier et arriva dans un petit bureau;un doigt de poussière recouvrait le sol,les tables et le téléphone;Kurtz décrocha le récepteur.Il composa un numéro et attendit un instant;il entendit alors la voix familière de sa femme.
-Martha -dit-il-,écoute bien: tu sais qu'un vaisseau spatial est arrivé de la Terre.Les occupants veulent construire une station de transit;nous allons essayer de détruire le vaisseau.
Un instant,ce fut le silence. Kurtz entendait la respiration lasse de sa femme.
-Oui -finit-elle par dire doucement- je crois que vous devez le faire.
-Il est possible -poursuivit Kurtz d'une voix enrouée- que le vaisseau explose et fasse voler toute la base de lancement en mille morceaux.
Il l'entendit avaler sa salive.
-Si vous croyez devoir le faire, alors faites-le -déclara-t-elle-, mais...j'ai peur,Otto -murmura-t-elle.
Kurtz se tut quelques minutes.
-Moi aussi -reprit-il finalement-

moi aussi.-Puis il lui dit-Au revoir, chérie.

Il déposa avec précaution le combiné sur la fourchette;il se sentait malheureux.

Il n'avait pas tellement peur pour sa vie;il craignait la mort,c'était certain,mais il redoutait bien davantage ce qui allait arriver à Martha: elle était cancéreuse et,au cours des vingt-cinq dernières années,elle n'avait survécu que grâce à des injections annuelles qui enrayaient tout développement des cellules cancéreuses dans son organisme.Pourtant,en même temps que la liaison avec la Terre,l'acheminement de remèdes avait été arrêté,et Martha avait subi son dernier traitement deux ans plus tôt;elle savait ce qui l'attendait,Kurtz le savait aussi, de même que Dansien.

Et j'ai trouvé la possibilité de détruire l'IMPERATOR,et j'ai par là condamné à mort Martha,pensait Kurtz. Il secoua la tête comme s'il était assourdi.Mais ai-je donc le droit de mettre en balance le sort et l'avenir de la colonie et ce destin individuel, d'orienter mon action en fonction de cela?,se demandait-il.

Et il se disait: je ne sais pas,je ne sais pas.

Kurtz regarda le gigantesque cylindre du vaisseau spatial,à l'ombre duquel régnait une activité fébrile: on montait des machines,on posait des conduites,on dressait des échafaudages.

-La catapulte est sous pression -dit Hertzhaus,ému;son front était perlé de transpiration.-Mes subalternes ont chargé le vaisseau sur le traîneau.Dès que la catapulte est déverrouillée,le traîneau défonce la porte du hangar et lance le vaisseau sur l'IMPERATOR;à la fin de l'accélération,il aura tellement de force qu'il atteindra le vaisseau en plein milieu.

Kurtz baissa les yeux sur le pupitre de commande qui se trouvait devant lui.

-J'exécuterai le déverrouillage -dit-il d'une voix neutre.

-Certainement -consentit Dansien-,c'est bien ton droit.-Ses lèvres tremblaient et son visage était gris comme de la cendre.

Hertzhaus indiqua un interrupteur à bascule blanc,encastré dans une monture rouge.

-C'est le levier de déclenchement -dit-il d'une voix rauque-,c'est lui! La transpiration lui gouttait du nez et du menton.

Kurtz étendit la main -comme cette installation lui était encore familière,depuis le temps où il avait contribué à construire cette base!- et ses doigts glissaient sur le pommeau,en manipulant rapidement les commandes;il ne toucha cependant pas à l'interrupteur.Pendant un instant qui parut une éternité,rien ne se passa;les trois hommes étaient debout,stupéfaits.

Puis la tour trembla comme sous un choc,et,au-dessus du béton de la piste d'atterrissage et à côté de la salle des chaudières,apparurent quelques colonnes de vapeur blanche,qui prenaient rapidement la forme de quilles.Un tumulte sourd et puissant secoua l'air.

-Il...il a ouvert les vannes de secours! -cria Hertzhaus,comme un fou. Il frappa Kurtz au visage et sortit en courant.Kurtz s'essuya le sang des lèvres,et son regard rencontra celui de Dansien.

-Mais pourquoi? -demanda doucement Dansien- Pourquoi?

Pourtant,lorsque Kurtz voulut répondre,l'autre refusa par un signe.

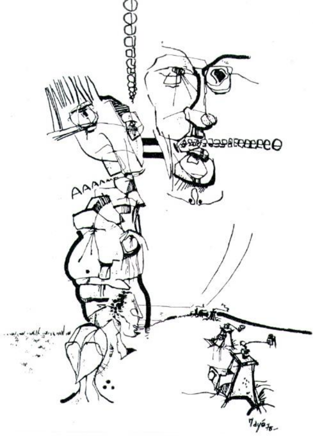
-Je sais -murmura-t-il-,ce n'est même pas par peur de la mort,ou pour Heimatland;ce n'est qu'à cause de Martha,rien qu'à cause d'elle.-Il sortit lentement,le pas fatigué,en traînant les pieds et la tête profondément penchée en avant.

Le bourdonnement du système de télécommunications retentit et Kurtz se brancha sur la réception.Le visage de Kaspak apparut à l'écran.

-Tu aurais pu détruire l'IMPERATOR -dit-il lentement-;nous n'étions pas assez vigilants.

-Oui -fit Kurtz indifférent.

-Afin que cela ne soit plus possible, nous allons détruire la salle des chaudières -déclara Kaspak.Il regarda Kurtz,pensif,puis secoua la tête avec circonspection.


AAAA

-Vous en aviez la possibilité -s'étonna-t-il-,pourquoi en avez-vous décidé autrement?
-Sois donc rassuré -dit Kurtz avec lassitude-,sois donc rassuré en fin de compte.
L'écran s'éteignit.Kurtz se mit à pleurer.

LA SAIGNEE AU COUVENT.

Les morceaux de verre crissèrent sous le poids des chaussures cloutées - ces mêmes éclats que la prévoyance du fossoyeur avait distribués tout le long du sommet du mur qui entourait l'église et la cure.Trois individus,escaladant les barreaux d'une échelle,émergèrent de la pénombre et se détachèrent sur le clair de lune qui faisait scintiller les reflets verdâtres des tessons de bouteille.Puis l'un d'entre eux se pencha vers l'arrière et prêta main-forte à une perruque poudrée pour l'aider à négocier le faît du mur.Sous la perruque s'essoufflait le très savant et très honorable Docteur Eusebius Hofmayer qui était planté là sur l'arrête dentelée et crissante du mur.Par-dessus ses hauts-de-chausse,ses bas de soie et ses chaussures à boucles,il avait enfilé d'immenses bottes de cavalier au fond desquelles se perdaient ses maigres jambes.Il bascula dans les bras d'un gaillard vêtu de noir dont la démarche,au sommet de ce mur,était aussi assurée que sur une bonne route de campagne et qui n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être le vertige.

Les deux autres se jetèrent du haut du mur en plein dans les ronces dont les épines se rebellèrent et attaquèrent les fonds de culotte de leurs ennemis au moyen de leurs milliers d'aiguillons.Quant au troisième compère, soufflant sous le poids de l'hésitation peureuse du docteur,il emprunta la voie beaucoup plus sûre qu'offrait l'échelle et qui donnait accès au royaume des morts.Emergeant de la forêt tronquée de croix de bois,se dessinait,dans le silence éloquent de la nuit,le toit sombre de la maisonnette du fossoyeur.Le clocher de la petite église semblait,à ce moment-là,pointer directement vers un nuage argenté comme pour le pourfendre.Devant la porte de la maison du fossoyeur dansait une petite flamme rouge qui coiffait le récipient du bénitier -une double protection contre les esprits et les fantômes.La lumière du Seigneur projetait les ombres des hommes sur les tumulus des tombes où elles étaient englouties par l'épaisseur des fourrés. Eusebius Hofmayer avançait péniblement avec ses comparses qui,eux, progressaient dans l'obscurité,d'un pas assuré,tels des fauves.S'éloignant des rangées de sépultures déjà anciennes,ils arrivèrent dans un secteur où étaient enterrés des morts plus récents.Finalement,ils se mirent à chercher parmi les tombes, celle dont la terre fraîchement remuée,témoignait de chagrins à peine dissipés.

-Ce doit être ici -dit le docteur en poussant négligemment sa botte contre un obstacle.

Mais les trois autres avaient un meilleur sens de l'orientation et ils l'entraînaient un peu plus loin dans la pénombre,sous les lourdes branches de thuyas ancestraux.Le contact d'une pierre à feu contre l'acier projeta une étincelle qui devint la lueur d'une petite lanterne.Le docteur envoya à tous les diables le cliquetis aigu des bêches et des pelles qui s'entrechoquaient, comme si elles avaient peur de la nuit et du travail qu'on attendait d'elles.Peu après,nos trois gaillards s'acharnaient à la tâche et éventraient une des tombes.

-C'était tout de même une brave fille,cette Veronika Huber -bougonna l'un d'entre eux en enfonçant brutalement la bêche dans la terre meuble.

-Oui, une jeune femme honorable et irréprochable.
-Et voilà que son fiancé se met en tête d'aller faire la guerre. Sa mère fond en larmes; notre héros a tellement de chagrin qu'il est dégoûté de la vie... Alors...

La tabatière en argent du docteur se referma brusquement comme si le bruit du couvercle devait mettre fin aux conversations des hommes qui étaient en train de creuser. Eusebius Hofmayer s'impatientait -le travail traînait trop à son goût. Sans aucune raison apparente, les arbres se mirent à murmurer leur désapprobation. Des ombres se balançaient à leurs sommets, semblables à des oiseaux noirs dont les ailes essayent d'étouffer la lumière. Quelque part dans le ciel brillait un clair de lune égaré, une pâle lueur bien téméraire perçant les nuages coriaces. Elle était tout juste assez forte pour remplir l'obscurité de reflets désagréables qui semblaient vouloir transformer les acteurs de cette scène en masques. Au beau milieu du ciel vide, au-dessus du clocher de l'église apparut une arche extrêmement élégante dont le reflet brillant était alimenté par la lune qui se cachait vers l'ouest. Le docteur fit tout de suite le rapprochement entre ce nuage et les gallions espagnols qui avaient été coulés quelque part en mer avec leur inestimable cargaison de trésors. Puis il redescendit sur terre pour se concentrer sur l'affaire qui l'occupait cette nuit-là. Les hommes qui devaient creuser s'étaient mis à bavarder entre eux et l'ouvrage ne progressait pas d'un pouce.

-Mais enfin, mes amis, quel retard, quelle hésitation! Quel gaspillage de minutes précieuses! Mon Dieu, ce Michel veut donc que nous soyons tous pris sur le fait! Ne reste donc pas planté là à toujours cracher dans tes mains. Si j'avais engagé trois misérables taupes pour faire ce travail, je serais certainement beaucoup plus avancé qu'avec votre abominable lenteur. Ah, tout de même...
-Oui, effectivement, c'est plutôt ennuyeux! -dit quelqu'un qui se tenait à côté d'Eusebius Hofmayer et qui ressemblait à un homme en robe de chambre.

Un serpent glacial remonta le long du docteur puis enroula ses anneaux autour de son cou. Les jambes frêles de notre ami le docteur se mirent à trembloter dans ses bottes. Les outils tombèrent des mains sales de nos trois lascars. Néanmoins, l'étranger eut un sourire amical qui dévoila deux rangées de dents pointues ressemblant à des scies

-Je vous en prie, cher ami, ne vous dérangez pas pour moi. Je me réjouis de constater que vous vous intéressez aussi aux tombes fraîches et je suis -comment dire...- assez désintéressé pour vous souhaiter la meilleure des réussites.
-Vous êtes trop aimable -dit le docteur qui ne pouvait quitter du regard le dos de l'étranger d'où pendaient deux ombres angulaires qui donnaient l'impression que l'homme avait des ailes plantées dans ses épaules.
-La défunte jeune Veronika doit certainement avoir des qualités toutes particulières. Je les lui accorde -oui, je les lui accorde. La science, mon cher, la science! Elle mérite vraiment d'être aidée. Quant à l'aveuglement des autorités!... Là, réside l'obstacle principal à une science de l'anatomie sérieusement pratiquée.
-Vous êtes vraiment trop bon. Donc, si je comprends bien, c'est également votre branche?
-Oui, plus ou moins... Plus ou moins! Pas tout à fait, mais, disons tout de même plus que moins!

Sous la robe de chambre, on entendait ronronner un système d'horlogerie et l'homme continua à exhiber les deux scies blanchâtres qui lui servaient de dentition. En interrompant son rire plutôt étrange, il reprit:

-Plus ou moins... Oui, plus ou moins. Mais voyez-vous, mon cher, les autorités protègent la putréfaction. Elles font enterrer les cadavres et interdisent à la science de les déranger. Mais oui! La putréfaction est officiellement protégée. Mais je ne veux en aucune manière vous

faire de la concurrence.Je vous laisse la regrettée jeune femme,Veronika Huber.
-Bien aimable à vous.C'est bien aimable. Je vous remercie.Mais puis-je me permettre de vous demander ce que vous...

Une main se leva vers le docteur.Cinq griffes noires se recroquevillèrent devant sa bouche téméraire.

-Non,mon cher ami,vous n'avez pas le droit de poser des questions.Ou si vous préférez,vous ne devez rien demander.Je sais fort bien que c'est l'habitude, dans les milieux scientifiques,de toujours poser des questions.Mais cette habitude doit disparaître dans les cimetières.Voyez,je ne demande rien,moi.

La lune avait négocié les nuages en les perçant,là-bas,à l'horizon.La nuit devint plus pâle encore et le vaisseau argenté,au-dessus du clocher,voguait dans un ciel vide et verdâtre,comme s'il avait jeté l'ancre,ne sachant quelle direction prendre et comme s'il avait perdu son but.Au milieu des thuyas,rougeoyait le crâne incandescent de l'étranger sur lequel des cicatrices en zigzag délimitaient les plaques osseuses.Une couronne de cheveux jaunâtres était posée telle une collerette entre le cou et le col de la robe de chambre.Les deux hommes se regardèrent.Le docteur Eusebius Hofmayer eut des sueurs froides lorsqu'il vit briller les deux scies de son interlocuteur et il constata avec étonnement qu'entre ce qui lui servait de dents et les orbites oculaires vides de toute expression,apparaissait le nez relevé d'une chauve-souris.

Un geste de l'étranger sembla ordonner la reprise du travail.Nos trois compagnons se saisirent à nouveau de leur bêche...Mais sous la robe de chambre, une horlogerie rouillée continuait à égrener ses tic-tac.

-Non,mon très cher ami,votre méthode n'est vraiment pas au point.Tout cela prend beaucoup de temps.Je vais vous montrer comment j'ai l'habitude d'opérer.Vous devez néanmoins me promettre de ne pas refuser de me dédommager du mal que je vais me donner.

Le docteur constata avec plaisir que son entendement lui revenait et que sa respiration passait à nouveau,même difficilement,au travers de ses organes. Tout devenait clair: il s'agissait d'un pitoyable menteur qui désirait se faire payer son silence;d'un homme qui savait parfaitement monnayer un simple hasard.L'homme en robe de chambre intervint avant que le docteur ne puisse poser une question dont le but était d'avoir un peu plus de précisions.

-Non,non.Dans le Saint Empire Romain,seule doit être appliquée la loi romaine.Je suis convaincu que votre sens de la justice ne manquera pas de répondre à ma performance par un geste en retour.Nous allons conclure un contrat nominatif et vous pourrez constater qu'il sera tout à votre avantage. Alors,allons-y de ma démonstration personnelle.

Deux mains sortirent de la robe de chambre et dix griffes noires s'avancèrent vers la tombe comme des barres de fer aimanté qui se portent vers une masse inerte à laquelle elles veulent rendre la vie.Au même moment,on eut l'impression que la terre se mettait à bouger sous les effets surnaturels d'une étrange force d'attraction. Les mottes de glaise suivirent le mouvement et se dressèrent dans la tombe;la terre elle-même se mit à ramper le long des rebords en bouillonnant comme un liquide en ébullition,tout en faisant des bulles qui grossissaient et se gonflaient de plus en plus,et qui finirent par déborder au-delà des limites de la sépulture.Toute cette masse se mit à vivre et éjecta nos trois compères hors du trou.Elle se dressa, augmenta de volume comme sous l'effet de la pression d'un gaz,prit la forme d'un petit tumulus et éclata dans un terrible bruit d'explosion. La tombe était ouverte et au fond reposait le cercueil de la défunte jeune femme Veronika Huber sous un amas de couronnes et de fleurs déchiquetées.

Au même moment,les trois individus qui creusaient,jetèrent au loin leurs outils et se sauvèrent en criant.Ils allèrent se cacher dans le sous-bois en laissant leurs gain éventuels entre les mains de cette terreur.A la vue de leur fuite,le docteur éprouva un sentiment de

dégoût. Sa langue était subitement devenue poisseuse et lourde, et il avait du mal à s'exprimer. Une seule question le mettait à la torture:

-Et cette contre-performance...de quoi s'agit-il?

-Vous ne devez pas poser de questions, mon cher. Nous règlerons cela dans votre cabinet. Maintenant, rentrez tranquillement chez vous. Vous m'y trouverez en compagnie de notre regrettée jeune dame Huber. Allez, partez!

Une révérence de cour et un geste recherché de la main firent avancer le docteur sous les arbres de vie du cimetière. L'étranger en robe de chambre avançait à ses côtés parmi les tombes. Des ombres aux lignes angulaires s'entrechoquaient dans son dos et les franges de sa robe de chambre traînaient sur les sentiers en laissant derrière elles des traces rougeâtres qui ressemblaient bel et bien à des traces de sang. Se retrouvant subitement seul, l'épouvante du docteur se transforma en terreur. L'homme à la robe de chambre avait disparu. Une vieille pierre tombale, fine et éloquente comme des paroles d'horreur se dressait sous le clair de lune à deux pas du docteur. Dans la terrifiante et faible clarté retentit le nom d'un homme mort depuis bien longtemps, celui du Chevalier de Saint-Simon...

Le docteur se mit à courir, alourdi par ses grosses bottes de cavalier, fouetté par les branches, blessé par les éclats de verre. Il négocia tous les obstacles comme dans un mauvais rêve.

Arrivé devant chez lui, il se mit à réfléchir. Il était sûr que la longue ruelle étroite, couronnée de frontons, cachait une menace au sein de ses obscurs méandres. La lumière faiblissante de la lune pénétrait profondément dans les façades endormies des logis, et se frayait un chemin entre les ombres projetées par les pignons des maisons. Sur une des corniches s'ébattait un groupe d'oiseaux de pierre au beau milieu des difficultés d'une aventure rocambolesque taillée dans la masse. Non loin de là, au-dessus de la fenêtre de bureau, se dressait la statue d'une fille de ferme dont le rôle était de faire le beurre et qui enfonçait avec force le pilon au fond de la baratte. Le niveau élevé de culture, qui avait habité cette maison pendant des générations de propriétaires pour en arriver au docteur Eusebius Hofmayer, se retranchait toujours de la rue derrière l'humour quelque peu grotesque et étrange du maître d'oeuvre. Le docteur leva les yeux et regarda les fenêtres en inclinant légèrement la tête à la manière des oiseaux. Au pied de la préposée au beurre, tout était calme et les rayons de lune suintaient sur les vitres-bouteilles inanimées. La clé se fit hésitante dans la serrure de la porte qui était ornée d'une scène de chasse au sanglier. Elle trouva un verrou fermé à double tour. Libéré de sa peur et beaucoup plus sûr de lui-même, le docteur monta dans son cabinet de travail. Lorsqu'il y pénétra, il y découvrit, allongé sur la table de dissection, le cadavre dévêtu de la défunte Veronika Huber. L'homme à la robe de chambre était installé dans son propre fauteuil, ses griffes noires et dures reposant sur les accoudoirs. Son crâne zébré de cicatrices était légèrement penché vers l'arrière. Dans un des coins de la chambre, s'entassaient des planches noires. Au même moment, la lune eut la fantaisie de disparaître.

-Bienvenue à la maison -dit l'homme à la robe de chambre toujours installé dans le fauteuil comme s'il était le maître des céans. Le docteur n'eut aucune alternative. Il fut forcé de répondre:

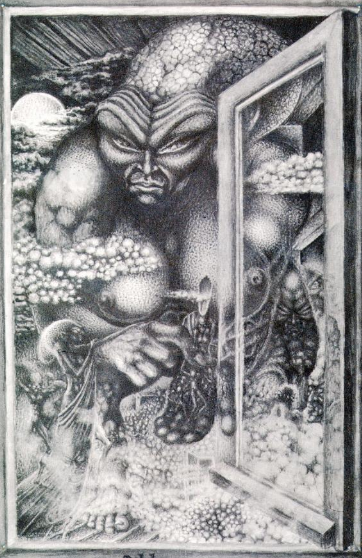
-Bienvenue!

-Voilà, mon cher ami, vous avez maintenant le droit de poser toutes les questions qui vous viennent à l'esprit.

-Je me permets alors de vous demander comment vous vous êtes introduit ici?

-Je connais cette maison beaucoup mieux que vous car je la fréquente depuis plus longtemps. De ce fait, je suis familiarisé avec certains moyens d'entrer qui vous échappent. J'attends une autre question.

La lune s'éclipsa hors du cabinet par la partie supérieure de la fenêtre. Néanmoins, la pièce resta éclairée



Ibbur

par une lumière blême qui semblait émaner, telle une phosphorescence, de la jeune dame Huber, allongée sur la table de dissection. Sous l'effet de cette lumière, les fleurs hautes en couleurs de la robe de chambre turque se mirent à éclore. L'étranger en cueillit une sur le tissu, en respira le parfum et la remit à sa place. Il attendait une question que son interlocuteur n'osait formuler. Il régnait un tel silence que l'on entendait nettement, au-dehors, la fermière qui actionnait sa baratte et les oiseaux de pierre qui piaillaient juste à côté. Dans le coin sombre de la pièce les planches humides continuèrent à travailler.

La question qui devait être posée prit refuge derrière une montagne de peur. L'étranger se leva et se dirigea vers dame Huber. Il était enrobé de son vêtement parsemé de fleurs dont les franges laissaient derrière elles des traces de sang sur le plancher. Il se saisit de la femme à pleines mains et, en tendant la peau, il dit:

-Voyez-vous, mon cher collègue, elle est en bonne forme et prête à servir pour les expériences, les travaux pratiques et l'étude. Votre science en matière de médecine du rein et de la vésicule biliaire fera de nets progrès. Mon travail ne peut être mis en cause. Ce fut vraiment du travail net et rapide.

-Et que dois-je faire en contrepartie?

La réponse de l'homme en robe de chambre empiéta sur l'écho de la question:

-Ce qui vous est demandé, est simple, très facile. C'est presque risible en comparaison de ce que j'ai fait. Je ne demande rien de plus, mon cher collègue, sinon de vous abstenir d'aller au couvent demain matin. Vous me laisserez le soin de m'y rendre à votre place et de procéder à la saignée de nos chères religieuses!

-Mais comment? Monsieur serait-il docteur en médecine? Sauriez-vous donc manier la lancette en ne tirer que la quantité de sang nécessaire afin que soient préservés le bien-être et la piété de nos soeurs bien-aimées?

-Vous pouvez être certain que je serai à la hauteur de votre savoir. Je ferai en sorte d'opérer en homme de science et non en charlatan.

-Mais monsieur est-il docteur?

-Oui, ou du moins quelque chose dans ce genre-là. De toute façon, en ce qui concerne les saignées et les prises de sang, dans le domaine bien précis de ces traitements délicats, je bénéficie d'un entraînement incomparable.

Le docteur hésita entre deux conclusions. Le cadavre dénudé de la défunte dame Huber était à lui seul l'expression de toutes les qualités pensables et imaginables autant que l'on puisse en juger à la vue d'un cadavre allongé sur une table de dissection. Les mains du docteur étaient attirées par sa trousse et elles brûlaient d'envie de connaître enfin les réponses aux questions si pertinentes qui avaient été une constante préoccupation durant toutes ces dernières années.

-Mais...mais enfin...C'est impossible, mon cher monsieur...Voyez-vous, monsieur...La supercherie... Mais elle est évidente. En admettant que vous ayez toute ma confiance, en admettant que je considère comme fermement acquises toutes vos connaissances en matière médicale, en admettant que je sois persuadé, mon cher collègue, que vous puissiez pratiquer sans aucune anicroche ces petites interventions indispensables à la santé, je doute fort que les dames du couvent n'acceptent un inconnu sans aucune espèce de réticence. Je suis le médecin choisi et confirmé par la plus haute autorité. C'est à moi que revient, chaque mois, le soin de procéder à la saignée. Je suis le seul homme à avoir le droit de pénétrer dans ce couvent. Je ne vois pas très bien comment vous pourriez, mon cher collègue, passer les portes de cette forteresse de la Virginité. Et même si cela était, comment pourriez-vous mener à bien vos projets? Les difficultés, mon cher, ne résident, en tout et pour tout, que de votre côté et surtout dans la lourdeur de votre imagination.

Une griffe noire se dressa et

prit la forme d'un doigt professoral pour appuyer un geste instructif,là,en cet endroit même,dans ce cabinet,à deux pas de la table de dissection sur laquelle le cadavre nu de la jeune Veronika lançait des éclats de lumière phosphorescente.Le docteur s'en tint à ce geste qui entrait dans le cadre de la discussion.Au moment même où il voulut lancer une réplique qui devait renforcer l'idée qu'il se faisait de l'image de l'homme,l'étranger écrasa dans l'oeuf toutes les objections possibles.

-Mais,mon cher ami,vous ne pouvez donc vraiment pas vous imaginer la scène n'est-ce pas? Vous considérez que tout ceci est impossible,ce qui signifie tout simplement que vous n'avez jamais été témoin de pareil événement. Voilà pourquoi je vais vous en faire une démonstration ipso-facto.Je vais vous demander d'avoir la bonté de m'observer avec la plus grande attention.

Le docteur se mit à penser qu'une attention de ce genre était bien difficile à commander,au moment même où le regard était en garde contre une monstrueuse absurdité.Pourtant,il se fit violence et eut la force de suivre le déroulement des événements.Il se sentait seul dans son cabinet -dans un isolement d'autant plus affreux qu'il était forcé de le partager avec son second "moi".Le docteur Eusebius Hofmayer était maintenant face à face avec sa propre image,dédoublée subitement sous l'effet de l'inspiration surnaturelle d'une puissance créatrice.La seule différence avec l'autre docteur Eusebius Hofmayer était que le vrai docteur tremblait de peur alors que son double souriait.Il portait sous ses bras une paire de bottes ramollies - l'autre,par contre,appuyait son menton sur le pommeau argenté d'une canne.

-Je pense -dit Eusebius Hofmayer le Second,que nos chères soeurs ne m'interdiront pas l'entrée de leur couvent dans cet apparat -à moins qu'elles n'aient décidé de ne plus laisser entrer leur docteur élu et choisi par l'autorité suprême.Ceci irait naturellement à l'encontre de leurs propres besoins.

Hofmayer le Premier eut bien du mal à dissimuler sa surprise derrière un bougonnement plutôt vague.La ressemblance avec cet exécrable sosie était complète.Tout y était.Même la redondance de sa conversation quotidienne, les pointes de son jabot souillées par le tabac à priser,les culottes, les chaussures à boucle,la maigreur de ses mollets,la verrue plantée audessus du sourcil gauche,et même les taches de vin qui enlaidissaient sa joue.Tout ceci menaçait l'entendement pourtant solide du docteur.Ce reflet cruel de sa propre image coupa net le plaisir qu'il se promettait de maîtriser cette situation en se servant des armes de la dialectique.On eut dit que le reflet du docteur savait à l'avance le moment où celui-ci allait regrouper ses forces et disposer à nouveau d'une réserve de vocabulaire.

-Je suis persuadé que vous êtes d'accord pour considérer que la ressemblance est parfaite;et que je vais pouvoir,avec votre bienveillante permission,vous remplacer au couvent demain.J'ose ajouter,avec modestie, que je vous remplacerai avantageusement.Vous me donnez par la même occasion le "plenam potestatem" -c'est-à-dire les pleins pouvoirs,afin que je puisse remplir vos offices auprès des religieuses.Si par hasard vous deviez hésiter,rappelez-vous qu'en acceptant mon aide vous vous êtes engagé,au nom de la loi,à me dédommager par un geste de votre part.Je sais qu'il ne saurait être question pour vous de revenir sur votre parole.

Le docteur Eusebius Hofmayer le Premier était trop abattu pour chercher une quelconque porte de sortie et il accorda au docteur Eusebius Hofmayer le Second tous les pleins pouvoirs que celui-ci réclamait.

-Confirmons cet accord par une poignée de mains,mon cher collègue - proposa le Second.

Le Premier tendit une main tremblante.Avant que le Second ne pût la prendre,il se produisit quelque chose de tout à fait inattendu.La défunte jeune femme Huber se dressa sur la table de dissection,laissa glisser ses jambes par-dessus le rebord et,esquissant d'une main un geste de pudeur,elle leva l'autre comme pour signifier une mise en garde.Ces ges-

tes silencieux déclenchèrent chez Hofmayer le Second une avalanche d'insultes qui traduisaient la colère violente du personnage.
-Allongez-vous,madame la jeune indiscrète,et ne vous mêlez pas de choses qui ne vous regardent pas.Je ne vous permets pas de pareilles insolences. Votre tour viendra.-Cette intervention brutale fut suivie d'un autre coup de tonnerre- Racaille! Et voilà que cela se met à protester;vraiment: de mortuis nil nisi bene.Allongez-vous -hurla-t-il encore une fois.Sur ce,il enfonça le pommeau de sa canne dans la poitrine du cadavre qui bascula vers l'arrière et reprit sa position immobile originelle.Le docteur Eusebius le Premier serra vigoureusement la main tendue du Second.A ce moment-là, il aurait pu aussi bien plonger sa main dans de l'acier en fusion qu'il ne s'en serait pas rendu compte.

Un rire éclata dans la pièce tel un météore qui déchire les ténèbres de la nuit.Un long silence s'en suivit pendant lequel on entendait le tapage que faisait la fermière qui barattait son beurre.Eusebius Hofmayer le Second avait disparu comme si l'éclat de rire l'avait pulvérisé et comme si le silence l'avait englouti.

Le judas de la soeur douairière,placé à l'entrée du couvent,entre les statues d'Adam et d'Eve,s'ouvrit ce matin-là pour la troisième fois.Dans le champ de vision circulaire,on voyait le cordonnier penché sur son ouvrage offrant le spectacle de son travail acharné.Le boulanger,sur le pas de sa porte qui surplombait la rue,profitait du répit qu'il s'accordait entre les fournées du matin et celles de l'après-midi,pour besogner consciencieusement son nez du pouce et de l'index.Le chien du boucher était allongé,les pattes antérieures bien étirées,au beau milieu de la rue, et il ne bougeait pas,même quand le va-et-vient des passants le frôlait. L'entrée du couvent passait entre Adam et Eve,nos deux ancêtres communs.Ils avaient été mis là,de chaque côté du portail du couvent,par une décision infantile et une croyance naïve.Adam et Eve étaient représentés debout et dévêtus.Ils étaient à peine différenciables parce qu'on avait omis de représenter les caractéristiques les plus voyantes de leur anatomie. Ils se dressaient sous les arbres d'un paradis de pierres dont le feuillage se rejoignait au-dessus de la porte d'entrée pour ne plus former qu'une seule masse,de sorte que les feuilles,les fruits et les animaux de cet imbroglio finissaient par ressembler à des hiéroglyphes ou aux lettres d'un texte léger et naïf.Là s'exprimaient l'innocence du plaisir,la confiance en la bonté divine.On y lisait aussi l'aisance et tout ce qui fut le point commun entre le constructeur,l'architecte et le sculpteur de cette ancienne demeure patriarchale.

Soeur Ursule s'adressant à Soeur Barbara,qui remplissait toute la largeur du couloir,lui dit:
-Il n'arrive toujours pas.Voyez-vous,lorsqu'on est une fois pour toutes,habituée à l'exactitude,un tel laisser-aller est tout à fait impardonnable...
-Oui,oui,je sais...-soupira Soeur Barbara,en essayant de pivoter dans le couloir étroit,mais restant coincée après une vaine tentative de demi-tour.Avec l'aide de son âme en paix,elle avait fini par tripler le volume normal de son corps et,tout en transpirant à grosses gouttes,elle s'accommodait fort bien des petits inconvénients inhérents à sa monstruosité.Elle avait préféré se protéger des mouvements gênants du monde extérieur,se retranchant derrière de solides murailles.Elle vivotait ainsi,enfermée entre ses énormes bourrelets de graisse,à la cadence d'un chien de salon asthmatique.
Soeur Ursule se souvint de son devoir et,s'arc-boutant avec force contre le mur,elle poussa vigoureusement Soeur Barbara le long du couloir et la fit sortir dans le jardin.Les religieuses passaient leur vie parmi les arbustes chétifs qui donnaient l'impression d'avoir honte de porter des fruits entre ces murs,et même,de se re-

produire.Pour Soeur Dorothée,qui avait une imagination fertile,ces groseilliers se transformaient en jardins d'Armide.Quant aux ombres presque inexistantes de deux ou trois poiriers maladifs,elles devenaient l'obscurité profonde des jungles de Ceylan.Soeur Agathe,qui était quelque peu méchante, profitait pour sa part des moindres événements survenant dans ce petit monde,des hasards malheureux qui s'égaraient dans ce couvent,pour s'adonner au plaisir de lancer des remarques pleines de fiel.Soeur Anastasie,qui était fort soumise,s'exposait systématiquement à ses railleries comme poussée par une quelconque nécessité de toujours s'humilier.Entre les deux, intervenait la laborieuse Soeur Thekla qui portait en elle le désir d'action telle une pierre incandescente.Soeur Angélique,la sentimentale,errait parmi toutes ses compagnes en arborant ses yeux éternellement gonflés de larmes. Elle semblait personnifier l'idée d'un malheur inévitable et son insatiable désir de pénitence la poussait à marcher,avec amour,pieds nus sur le gravier des sentiers.L'esprit de totale inutilité emplissait toutes les chambres et les jardins de cette ancienne demeure patricienne et faisait bouillir le sang de ces femmes jusqu'à ce qu'elles finissent par réclamer à grands cris l'intervention de la lancette du médecin.Quelque part dans les recoins sombres de la maison,dans le secret des âmes,somnolait encore et toujours un fantôme blême et insaisissable.On ne pouvait aller jusqu'à lui donner le nom d'espoir -en fait,l'espoir de quelque chose qui viendrait de l'extérieur,qui descendrait des nuages étincelants de l'été ou qui remonterait peut-être des entrailles bouillonnantes de la terre: une attente timide qui essayait en vain de se souvenir de son nom.L'esprit de l'inutile semblait avoir concentré toutes ses forces en la personne de Soeur Basilia,la Mère Supérieure.Elle se retrancha derrière sa froide indifférence lorsqu'elle étouffa,par une de ses réponses très particulières,l'énervement de Soeur Ursule:

-Vous vous impatientez et vous vous emportez trop,ma chère enfant;il va venir,car c'est son devoir -jamais il n'a manqué à son devoir sans raison valable.

Soeur Thekla,qui était toujours occupée à faire quelque chose,émergea entre deux groseilliers et insista pour qu'on fît tout de même parvenir un message au docteur.Soeur Angélique,plongée dans ses rêveries, fit état d'un présage qui pouvait fort bien annoncer la mort du docteur Eusebius Hofmayer.Une légère tension à peine déguisée amena toutes les religieuses à se grouper autour de la Mère Supérieure -même Soeur Dorothée qui arriva à s'extraire des sombres forêts vierges de l'île de Ceylan.Toutes,sans exception,tremblaient à cause de ce petit événement qui était le paroxysme d'un mois entier de vie au couvent -un même désir les poussait vers une unanimité bien rare.Les gémissements de Soeur Anastasie,la soumise,et les soupirs de Soeur Barbara,la flegmatique,exprimaient le même sentiment que les silences de l'acariâtre Soeur Agathe.

Le son de la cloche,que retenait la main de pierre d'Adam,annonça un changement de décors et prépara l'entrée du docteur Eusebius Hofmayer qui allait se livrer à son acte d'hypocrisie et d'indifférence.

-Dieu soit loué! -murmura Soeur Ursule à Soeur Thekla.

-Oui,notre bienfaiteur est tout de même là.

Soeur Ursule accusa réception de la réponse d'un mouvement de tête affirmatif.Ce fut,à ce moment-là, une totale absence de désir qui accueillit l'homme de médecine tant espéré.

Le docteur s'avança en souriant vers la Mère Supérieure et s'inclina devant elle,en lui demandant de l'excuser pour son retard:

-Des affaires urgentes...

-Des affaires! -soupira Soeur Thekla.

-...m'ont retenu.Il est,je pense, superflu d'assurer ma très honorable Protectrice ainsi que ses très estimables Soeurs,que seules des tâches très importantes et urgentes m'ont empêché de remplir un devoir qui,au sein même de mes activités désagréables,constitue à lui

seul une véritable oasis au milieu du désert.
-Mais,voyons,nous sommes patientes et nous pouvons attendre,rien ne presse - répondit la Mère Supérieure,en saisissant entre ses doigts pointus le chapelet qui pendait à sa ceinture.
-Je souhaite,en outre,qu'il me soit permis de dire ceci en toute humilité; je considère donc,qu'étant donnée l'exactitude de mes conclusions scientifiques,il est préférable,voire souhaitable,de laisser le sang -comment dirais-je?- se réchauffer un peu -oui voilà!.Je dirais même -sauf votre respect- qu'il faut le laisser bouillir un peu,afin que disparaisse de sa surface toute l'écume et que s'écoulent directement toutes les impuretés.

Ces paroles furent concluantes pour les soeurs qui,à tour de rôle étaient, chaque semaine,responsables de la préparation de la nourriture.

Le docteur Eusebius Hofmayer sortit sa tabatière de sa poche et,voyant dans les regards qui l'entouraient que ses profondes connaissances étaient reconnues,il savoura longuement une prise.
-Si vous voulez bien vous donner la peine,docteur -dit la Mère Supérieure.

Elle passa la première,suivie comme toujours par le docteur,à un demi pas derrière elle.Les soeurs suivirent le mouvement et,parmi les buissons du jardin,les robes noires et affreuses firent un bruit de frottement qui ressemblait à un murmure d'impatience.

A l'entrée du réfectoire,le docteur s'inclina et laissa passer le cortège. Puis il entra le dernier et verrouilla la porte,tout en comptant avec un affreux sourire si les religieuses étaient bien toutes présentes.

Dans la salle à manger dépouillée, sobre et passée à la chaux,on s'affaira aux préparatifs en vue des prises de sang.Le fauteuil-opératoire bien rembourré tendait ses accoudoirs;des cuvettes étaient prêtes à recevoir le sang,et des serviettes blanches attendaient avec impatience d'être maculées par le rouge de la vie.L'eau qui remplissait les grands bacs se mit à frémir et sa surface fut constellée d'anneaux qui marquaient bien la longue attente.

Entouré de tous ces objets ainsi que des soeurs,le docteur Eusebius Hofmayer disposa sur la petite table ses instruments brillants.
-Il fait tinter ses bistouris d'une façon bien étrange -osa avancer l'imaginative Soeur Dorothée.

Quant à l'acariâtre Soeur Agathe, elle répondit:
-Oui,c'est la musique des médecins.

Eusebius Hofmayer accusa réception avec tant de vigueur que la Soeur hargneuse en resta pétrifiée. Il reprit:
-Oui,très honorables Soeurs,la musique des médecins.Pourquoi les médecins ne feraient-ils pas de musique? Mes recherches sont nettement plus approfondies que celles de mes distingués collègues et elles ont pu établir la corrélation entre la musique et la médecine.La musique est mouvement et le processus de vie est également un mouvement.Comme vous le savez,ce qui se ressemble s'assemble!

Les soeurs furent heureuses que ces paroles semblassent pénétrer les recoins de la salle tel un chant étrange et qu'elles fussent renvoyées sous la forme d'harmonies plaisantes.Ces phrases musicales furent coiffées par le cliquetis excitant des bistouris jusqu'au moment où le cri de la Mère Supérieure arracha les Soeurs à leur torpeur.
-Le tableau...Qui a retourné le tableau vers le mur?

L'image du Christ en croix,de celui qui était l'époux de ces femmes qui s'étaient retranchées du monde extérieur,le tableau peint par la main habile du maître Burgkmeier, cette oeuvre qui présidait dans ce réfectoire aux repas de ces religieuses,eh bien ce tableau pendait tourné vers le mur! Eusebius Hofmayer se tenait debout auprès des femmes effrayées,arborant un sourire froid. La Mère Supérieure se dirigea vers le tableau et le retourna.Puis elle revint à sa place.Elle se sentit chanceler sous le poids d'un terrible malheur,car elle voyait le visage du médecin se transformer de façon étrange.

Les mâchoires du docteur s'avancèrent et, dans un grincement, on vit apparaître deux rangées de dents pointues ressemblant à des lames de scie entre les lèvres minces et étirées. La main qui tenait la prise s'immobilisa devant un nez qui ressemblait à celui d'une chauve-souris. C'est en vain que la Mère Supérieure chercha une lueur de vie dans les cavités qui apparaissaient au-dessus des joues osseuses. Son regard pénétra dans les ténèbres insondables de la nuit habitée par d'horribles gémissements.

Les religieuses avaient l'habitude de toujours suivre la Mère Supérieure et, légèrement penchées vers l'avant, elles furent subitement saisies à la gorge par les tentacules gluantes de la peur; leur terreur augmenta tellement que leur respiration en devint douloureuse. A ce moment-là, tous les fantômes de leurs désirs lascifs se tenaient derrière elles et déchiraient leurs âmes sous les coups de fouet du péché.

Eusebius Hofmayer abandonnait de plus en plus les caractéristiques habituelles de son digne métier; son ombre commença à prendre d'effrayantes proportions au milieu de toutes ces femmes et on eut soudain l'impression qu'il chassait toute la lumière de l'immense salle. Les motifs illuminés représentant le soleil, peints sur le plancher et sur les murs abandonnèrent l'équilibre de leurs lignes; ils se mirent subitement à se tordre dans tous les sens comme sous l'effet d'une torture et, dérangés, bouleversés, ils se recroquevillèrent sur eux-mêmes -en même temps ils se mirent à ramper sur les plaques blanches du plancher tels des monstres pris en faute. Finalement, ils s'échappèrent par les fenêtres, éclatèrent à l'air libre où ils furent engloutis par une espèce de substance gélatineuse. A l'extérieur des fenêtres, l'air du jardin paraissait être complètement bouleversé et se collait en une masse gluante et liquide aux arbres et aux buissons; on eut dit que la végétation était prisonnière d'un élément visqueux -toutes les branches et les feuilles se ressemblaient, pétrifiées dans un monde surnaturel.

-Le sang donne pouvoir sur le sang - dit Hofmayer, en prenant la Soeur Thekla par le cou et en lui enfonçant ses griffes d'acier dans la peau, comme par jeu, en exerçant une très légère pression. De minces filets de sang se mirent à jaillir de ses blessures. Un cri retentit, fort et perçant, un cri de désespoir
-Le tableau...Le tableau...

L'image du Christ était à nouveau tournée vers le mur. C'est à ce moment précis que les soeurs se rendirent compte qu'elles étaient abandonnées et à la merci d'un nouveau seigneur et maître d'une cruauté sans bornes. Soeur Basilia et quelques autres se précipitèrent vers la porte, mais la poignée s'avança vers la Mère Supérieure et lui planta ses dents de vipère dans le bras. En un seul et même mouvement, tous les motifs de la décoration, tous les stucs se mirent à onduler, à faire le dos rond -ils dressèrent leurs affreuses gueules, qui se mirent à cracher des flammes et à siffler. Les soeurs, qui s'étaient précipitées vers les fenêtres et qui tentaient d'atteindre les jardins furent clouées sur place comme des mouches par la masse d'air liquide et gluante.

Le réfectoire était devenu une prison dans laquelle une affreuse puissance détruisait toute vie. Eusebius Hofmayer, qui s'était maintenant transformé en une affreuse créature, réduisait à néant les pauvres tentatives de survie des religieuses tout en souriant et en dévoilant ainsi les scies qu'il faisait crisser sous ses lèvres minces et retroussées. Sous ses griffes besogneuses, le cou de la courageuse Thekla se mit à s'allonger. Puis ce furent les bistouris et les lancettes qui se dressèrent sur la table à instruments, formèrent des couples et se mirent à danser un parfait menuet allègre au son d'une musique qui ressemblait à un grincement de méchanceté.

-Mesdames, je vous prie de m'accorder un court instant d'attention. Ce que j'ai à vous dire est bref et ne vous éloignera pas trop longtemps du but

réel de ma visite.

Sous la menace du docteur, les religieuses revinrent s'asseoir et formèrent autour de lui un demi-cercle de mortes-vivantes. Le geste d'invitation d'Eusebius Hofmayer fut suivi par une autre impression de mouvement dans la salle. Les murs et le plafond du réfectoire s'assombrirent et se mirent à trembler au moment même où les vieilles peintures passées et délavées revenaient à la vie. Les formes se mirent à ruer et à vouloir se libérer des chaînes d'une couche de peinture régulière et sobre. Les blancs éclatèrent et, entre leurs restes qui s'effritaient, réapparurent les premières fresques qui se mettaient à revivre -des fresques traduisant la joie et le plaisir des sens, qui avaient jadis, à une époque lointaine, orné cette salle. Toutes les nudités qui s'accrochaient aux murs prirent comme objectif le cercle de femmes assises là à moitié mortes. Les femmes, allongées sur les nuages, relevèrent la tête et regardèrent la scène, par curiosité puis rirent. Des putti qui respiraient la malice montrèrent du doigt les condamnées et des jeunes gens pris de boisson abandonnèrent un moment les rondeurs de leurs compagnes pour lever, d'un air moqueur, leur gobelet d'or à la santé des soeurs. Les rires de joie de toute cette compagnie se mêlaient à la musique que faisaient les instruments de médecine. La vie, qui avait été si longtemps retenue prisonnière sous les couches de peinture blanche, se mit à réapparaître en une explosion de force et de bruit et traverser le réfectoire telle une vague de parfum et de lumière.

-Nous te saluons, Saint-Simon -s'écrièrent les murs et les plafonds.

-Je vous invite à descendre.

-Nous venons tout de suite, nous venons tout de suite.

L'innocent plaisir des sens, qui s'exprimait avec tant de prudence dans les statues d'Adam et de Eve au portail de cette étrange maison, s'était transformé, dans le réfectoire, en véritable luxure; une luxure variée et attirante comme le péché qui allait à l'encontre de l'hypocrisie du paradis naïf représenté à l'entrée. La jouissance prenait ici la forme de certains individus qui descendaient des murs et qui formèrent un cercle de spectateurs endiablés autour des religieuses condamnées. Des groupes entrelacés avaient pris des poses théâtrales et semblaient attendre quelque réplique secrète pour se livrer à d'autres embrassades lascives. Au milieu de ces corps, qui s'adonnaient aux plaisirs de la vie, tombaient du plafond les couronnes de fleurs qui se détachaient et les arabesques torsadées qui ornaient les murs.

Les religieuses étaient assises au milieu de cette ronde animée par la folie et par l'amour de la vie. Elles formaient un cercle de mourantes dont les yeux trahissaient encore la terreur. Au centre, se trouvait le faux docteur Eusebius Hofmayer. D'un geste de la main, il enleva de son jabot un morceau de tabac à priser. Puis, en imitant les mouvements habituels du médecin, qui devenaient, sur le cou allongé de Soeur Thekla, semblables aux gestes d'un singe, en agitant ses griffes d'acier de façon étonnante, le tout accompagné de l'affreux grincement de ses mâchoires en forme de scie, il déclara sur le ton d'un homme de loi qui mène un procès:

-Mesdames, très honorable Soeur Basilia et vous très honorables soeurs ici rassemblées, en me saluant de mon nom, la si joyeuse et si agréable compagnie qui est nôtre m'a épargné le mal de me présenter. Vous êtes, je pense, un peu surprises -si vous vous souvenez de la pierre tombale qui porte mon nom- de me rencontrer aujourd'hui toujours de bonne humeur et jouissant d'une santé assez bonne. En fait, je suis effectivement en parfaite forme et je me suis entendu à merveille avec ce gentilhomme que mes amis les médecins appellent "la mort". En remerciement de quelques petits services que je lui rends, il me donne accès aux mets les plus fins de sa table. Il me laisse même exercer certains droits de ce côté-ci de l'univers de la putréfaction. Vous allez me demander, mes chères soeurs, de quel droit je vous fait

également bénéficier de ces bienfaits. Du droit de mes mâchoires, du droit qui m'a été accordé sur tous les cadavres reposant de ce côté-ci du monde de la pourriture charnelle.

-Longue vie à Bacchus, vive Bacchus! - s'écrièrent d'une voix aigue les femmes qui formaient le cercle autour des religieuses, qui s'enfoncèrent encore un peu plus dans leur siège comme si la dernière lueur d'espoir avait quitté leur corps.

-Saint-Simon! Saint-Simon!

La haine hurlait de joie et flagellait les corps de ces femmes condamnées avec des mots de colère qui avaient le mordant des lanières d'un fouet. L'affrosité de cette orgie de cruauté mettait des armes entre les mains des ressuscités et les lançait, peinturlurés, à l'assaut des cadavres en vie. La nudité et l'avidité, lubriques et poisseuses, s'avancèrent en rangs serrés. Mais un signe du maître les fit reculer:

-Cette fête est à moi. N'importe lequel d'entre vous qui réclamera autre chose que le plaisir de regarder, devra réintégrer les murs.

Puis en s'inclinant au milieu du cercle de peur, qui semblait lui apporter gaîté et plaisir, il déclara, en imitant le style oratoire d'Eusebius Hofmayer:

-Je prends la liberté d'annoncer aux très honorables soeurs que je vais maintenant me permettre -avec l'autorisation de la très honorable Mère Basilia- de procéder à la saignée tant attendue. Elle sera, cette fois-ci, exécutée dans toutes les règles de l'art.

Il lâcha la zélée Soeur Thekla, dont la tête aux yeux fermés pendait à un cou anormalement allongé et percé d'autant de trous qu'une flûte. En enjambant son corps qui se recroquevillait sur lui-même, il s'avança vers la Mère Supérieure. Il fit trois gracieux pas de menuet vers l'avant, un vers l'arrière, puis avança à nouveau et, tout en faisant une profonde révérence de cour, il plongea ses griffes d'acier dans ses épaules et enfonça les dents de scie de sa bouche baveuse dans son cou. Les spectateurs excités se mirent à faire un bruit infernal avec leurs tambourins et cymbales. Ils commencèrent à hurler et se jetèrent, avec une ardeur peu commune, les uns sur les autres, en essayant, pour apaiser leur soif, de sucer, en vain, le sang des blessures qui couvraient leurs corps bariolés.

La ruelle étroite, qui faisait face aux statues d'Adam et d'Eve, s'anima du tumulte consécutif à ces bruits peu habituels. Du couvent venait un tintamarre incroyable, des hurlements sauvages et, nettement reconnaissable, le bruit des cymbales. Le cordonnier et le chien relevèrent la tête, se regardèrent et firent de leur mieux pour conserver leur calme. Mais il y avait quelque chose de si menaçant et de si inquiétant qui émanait de tout ce bruit, que le chien s'éclipsa, la queue entre les jambes, et que le cordonnier se retrouva, avec le boulanger, au centre même d'un petit attroupement. La nouvelle se répandit dans toute la ville comme une traînée de poudre. Elle éveilla le rire, la peur, la curiosité et le souci. Un tumultueux désordre s'installa devant le portail dont les deux côtés étaient gardés par Adam et Eve.

-Les bonnes soeurs ont l'air d'avoir affaire au Diable! -déclara un blasphémateur dans la foule.

-Mais, voyons, on entend bien qu'elles se défendent avec courage - répliqua un croyant.

La foule commença à devenir houleuse et on eut l'impression qu'elle augmentait encore autour de la maison et dans l'ensemble de la rue. Elle se porta au-devant d'un homme qui, au milieu de cette masse, faisait de grands gestes et criait. Le cordonnier ne comprenait vraiment pas comment le docteur Eusebius Hofmayer -car il s'agissait bien de lui!- qu'il n'avait pas vu ressortir du couvent, pouvait se trouver là maintenant, la perruque en bataille, en faisant des moulinets avec sa canne. Le docteur se précipita contre le portail, mais personne ne comprit ce geste. Sous les arbres du paradis de pierre, Adam et Eve souriaient toujours. Ils arboraient un sourire figé qui donnait l'impression d'être si cruel et si bien adapté aux événements.



C'était le sourire des adeptes d'un mystère dans le déroulement duquel la vie et la mort n'étaient que les personnages d'une mascarade.La foule agitée se lança contre la grande porte, mais personne ne voulait se risquer à une attaque incompréhensible.Lorsque les battants s'ouvrirent subitement,un passage étroit se creusa au milieu de tous ces gens.Le bâtiment ouvrait la bouche pour livrer son secret.L'homme en robe de chambre apparut puis s'éloigna lentement en saluant ceux qui s'agglutinaient autour de lui.Sur son crâne nu ressortaient les zébrures osseuses; sous ses imposantes lèvres de cuir, brillait la paire de scies blanchâtres et aux **commissures** de sa bouche coulaient deux filets de sang rouge vif. Les franges de sa robe fleurie traînaient dans la poussière,laissant derrière elles des sillons écarlates et humides sur le pavé irrégulier de la rue.

Toute la scène baignait dans le soleil de midi.Personne n'osait dire un seul mot;seul bruit audible,le tic-tac fort et clair d'une horlogerie cachée sous la robe de l'étranger...cette mécanique,qui égrenait ses secondes et ses minutes,était une véritable insulte au beau milieu de ce silence et du temps qui semblait vouloir s'envoler. L'homme en robe de chambre,qui avait disparu,fut suivi par un hurlement général qui sembla redonner courage à la foule;elle se mit à avancer dans le long couloir,brisa ses amarres et d'une seule poussée se retrouva dans le réfectoire du couvent en compagnie de Eusebius Hofmayer.

- -

Les religieuses étaient toujours assises en cercle,encore sous l'effet d'une invisible force occupant le centre de l'anneau;elles étaient recroquevillées dans leurs fauteuils Elles n'étaient plus que les carcasses vidées de leur vie passée.Elles formaient un amas de peau et de vêtements.Le contenu de leurs corps avait été aspiré et,sans qu'une seule goutte de sang ne fût visible,on avait pratiqué sur elles une affreuse saignée.Quant aux murs,ils avaient subi une étrange transformation.On pouvait y voir,à la place des couches de peinture blanche et propre, des scènes colorées et agitées par une joie corporelle sans retenue - de véritables bacchanales,la folie du plaisir des sens.Le tout,froidement exposé au milieu de paysages ensoleillés par un pinceau vigoureux et audacieux.L'effigie du Christ, pour sa part,était accrochée entre deux filles aux attitudes lascives. Les orbites vides et sombres,desquelles on avait arraché les yeux, étaient dirigées vers le cercle que formaient les religieuses mortes. Dans le visage,dans le cou,dans la poitrine du Seigneur étaient plantés un nombre incroyable de petits couteaux,de bistouris et d'aiguilles comme si quelqu'un avait pris le crucifié pour cible.Eusebius Hofmayer,qui connaissait fort bien ce tableau,remarqua l'horrible transformation de Ses traits,l'affreuse grimace de Son visage balafré et vit que Sa bouche,qui était auparavant bien fermée,était maintenant grande ouverte: elle laissait échapper un affreux cri d'horreur.

La SF et le fantastique germanophones

(Autriche, R.D.A., R.F.A.)

Comme nous n'avons pas la prétention de vous apporter des éléments nouveaux au sujet du fantastique germanophone, nous nous permettons de vous renvoyer aux excellentes anthologies consacrées par Jean Gyory à « *L'Autriche Fantastique* » et par Anne et Hugo Richter à « *L'Allemagne Fantastique* ».

D'autre part, nous astreignant à un parcours rigoureusement linguistique, vous ne vous étonnerez pas de trouver les deux Allemagne réunifiées dans cette rubrique...

1°) *L'Autriche*. La production locale de SF est maigre. On peut toutefois signaler deux œuvres marquantes : « *L'homme sans qualité* », de Robert Musil (1890-1945), qui démasque dans son utopie « *La Kakanie* », de façon impitoyable, les faux-semblants de l'Autriche d'avant 1914 ; « *L'étoile de ceux qui ne sont pas nés* », de Franz Werfel, est un authentique chef-d'œuvre mais publié à titre posthume en 1945.

2°) *La République Démocratique Allemande*. Une littérature de SF aux idées humanistes y naquit progressivement, à partir du milieu des années '50 ; son contenu est orienté selon les meilleures traditions de la littérature allemande. Un genre qui répondait aux aspirations croissantes d'un cercle de lecteurs extraordinairement nombreux, qui exigeaient de la diversité et de la qualité littéraire, se développa en fonction de l'indispensable renouveau.

Tandis que, dans les premiers romans — « *Ultrasymet bleibt geheim - Ultrasymet reste secret* » (1955), de Heinz Vieweg ; « *Erde ohne Nacht - Terre sans nuit* » (1956), de H. L. Fahllberg ; « *Die Unsichtbaren - Les invisibles* » (1956), de Günther Krupkat ; « *Gigantum - Gigantum* » (1957) et « *Titanus - Titanus* » (1959), de Eberhardt Del'Antonio, le thème scientifico-technique dominait encore dans le cadre d'aventures, les œuvres des années '60 dénotaient déjà une grande maturité littéraire ; c'est le cas, par exemple, de « *Der Mann aus dem anderen Jahrtausend - L'homme de l'autre millénaire* » (1961), de Richard Groß ; « *Die große Grenze - La grande frontière* » (1960), « *Als die Götter starben - Lorsque les dieux moururent* » (1963) et « *Nabou - Nabou* » (1968), de Günther Krupkat ; « *Stimme der Unendlichkeit - Voix de l'infini* » (1965), de Hubert Horstmann ; « *Heimkehr der Vorfahren - Le retour des ancêtres* » (1966), de Eberhardt Del'Antonio — cette œuvre sera adaptée pour le théâtre en 1971 ; « *Asteroidenjäger - Chasseurs d'astéroïdes* » (1961) et « *Im Schatten der Tiefsee - Dans l'ombre des abysses* » (1965), de Carlos Rasch.

Parallèlement, apparut la touche satirique, en tant que réflexion sur le présent, illustrée dans les œuvres suivantes : « *Die Reise zum Stern der Beschwingten - Le voyage vers l'étoile des joviaux* » (1968), de Gerhard Branstner ; « *Verleumdung eines Stern - Dénigrement d'une étoile* » (1968), de Curt Letsche ; « *Insel der Angst - L'île de la peur* » (1969), de Günther Krupkat ; « *Sieben fielen vom Himmel - Sept tombèrent du ciel* » (1969), de Alex Krüger, ...

Après 1970, la SF se développa considérablement. De nouveaux auteurs vinrent grossir les rangs de ceux que nous avons cités ; c'est ainsi que se révélèrent : Herbert Ziergiebel avec « *Die andere Welt - L'autre monde* » (1970) et « *Zeit der Sternschnuppen - Le temps des mouchures d'étoiles* » (1972) ; Hubert Horstmann avec « *Rätsel des Silbermonds - Enigme de la lune d'argent* » (1971) ; Heiner Rank avec « *Ohnmacht der Allmächtigen - Impuissance des tout-puissants* » (1973) ; A. Leman-H. Taubert avec « *Das Gastgeschenk der Transsolaren - Le gage des solariens* » (1973) ; Alex Krüger avec « *Antarktis 2020 - Antarctique 2020* » (1973) ; Klaus Frühauf avec « *Mutanten auf Andromeda - Mutants sur Andromède* » (1974) ; Otto Bonhoff avec « *Besuch aus dem Nebel - Visite du brouillard* » (1974) ; Wolf Weitbrecht avec « *Orakel der Delphine - Oracle de Delphine* » (1972) et « *Stunde der Ceres - L'heure de Cérès* » (1975) ; etc.

Simultanément parurent d'autres œuvres satiriques de Gerhard Branstner — « *Der falsche Mann im Mond - Le faux homme sur la lune* » (1972), « *Der astronomische Dieb - Le vol astronomique* » (1974), « *Vom Himmel hoch - Du haut du ciel* » ; Wolfgang Kellner — « *Der Rückfall - La rechute* » ; Johanna et Günther Braun — « *Der Irrtum des großen Zauberers - L'erreur du grand magicien* » (1974), « *Unheimliche Erscheinungsformen auf Omega XI - Etranges apparitions de formes sur Omega XI* », « *Der Fehlfaktor - Le facteur manquant* » ; Günther Krupkat — « *Der Mann vom Anti - L'homme de Anti* », « *Die Nixe mit dem Hackebeil - La nymphe au couperet* » et d'autres.

Signalons des anthologies renommées comme « *Marsmenschen - Les martiens* » (1966), « *Das Molekular-Café - Le café moléculaire* » (1970), « *Der Diamantensucher - Le prospecteur de diamants* » (1972), « *Die Ypsilon-Spirale - La spirale upsilon* » et « *Das Zeitfahrrad - Le vélo du Temps* » (1973), qui contiennent d'excellentes nouvelles de Gerhard Branstner, Günther Krupkat, A. Leman-H. Taubert, Carlos Rasch, ...

On doit mentionner, dans le domaine de la SF audio-visuelle : les films « *Der schweigende Stern - L'étoile muette* » (d'après un scénario du Polonais Stanislas Lem), « *Signale - Signaux* » (d'après un scénario de Carlos Rasch) et « *Eolomea - Eolomea* » ; d'autre part, la pièce de théâtre « *AR-2 ruft Ikarus - AR-2 appelle Icare* », ainsi que le film télévisé « *Gefangene*

des ewigen Kreises - Prisonnier du cercle séculaire » et le feuilleton en trois épisodes « *Stunde des Skorpions - L'heure du scorpion* », tous trois d'après Günther Krupkat.

Il existe, depuis 1972, au sein de l'association des écrivains de la République Démocratique Allemande, une section de littérature de l'utopie, dont font partie, outre les auteurs, des scientifiques, des critiques, des représentants des maisons d'édition et des milieux cinématographiques et de la télévision. On traite dans ce groupe de travail, qui se réunit deux fois par an en séance plénière, de questions théoriques et pratiques. Un échange d'avis a lieu en commun au sujet d'œuvres envisagées ou déjà parues. L'une des tâches essentielles de la section consiste à promouvoir la littérature de SF auprès des écrivains et à entretenir des contacts avec l'étranger.

Signalons encore une série d'œuvres qui, sans figurer parmi les plus importantes, présentent un intérêt certain. Citons, chronologiquement : « *Nordlicht über Palmen - Aurore boréale au-dessus du palmier* « (1957), de Günther Krupkat ; « *Alarm auf Station Einstein - Alerte dans la station Einstein* » (1957), « *Signale von der Venus - Signaux de Vénus* » (1958), « *Brand im Mondobservatorium - Incendie à l'observatoire lunaire* » (1959) et « *Im Eis des Kometen - Dans la glace de la comète* » (1968) — quatre recueils de nouvelles, ce qui est exceptionnel dans une production locale assez riche en romans !, outre « *Atomfeuer über dem Pazifik - Fusion d'atomes au-dessus du Pacifique* » (1959), de Loth Weise en collaboration avec K. H. Ball ; « *Reise zur Venus - Voyage vers Vénus* » (1960) et « *Projekt Sahara - Projet Sahara* » (1963), de Eberhardt Del'Antonio ; « *Signale vom Mond - Signaux de la lune* » (1960) et « *Kurs Ganymed - Course Ganymède* » (1961), de Horst Müller ; « *Der Damm gegen das Eis - Le barrage contre la glace* » (1964), de Herbert Friedrich ; « *Die zweite Sonne - Le second soleil* » (1968), de Heinz Vieweg ; « *Ein Stern fliegt vorbei - Une étoile passe* » (1967), « *Der purpurne Planet - La planète pourpre* » (1971), « *Die Insel der Roboter - L'île des robots* » et « *Der unauffällige Mr. Mc Hine - Le discret Monsieur Mc Hine* » (1970), de K.-H. Tuschel ; « *Silvanus contra Silvanus - Silvanus contre Silvanus* » (1969), de Klaus Beuchler ; « *Gerichtstag auf Epsi - Jour de jugement sur Epsi* » (1973), de Richard Funk ; « *Die Augen der Blinden - Les yeux des aveugles* » (1973), de Werner Steinberg...

Bref, une production abondante, parmi laquelle se détachent Günther Krupkat et Carlos Rasch. Signalons qu'on en a traduit une seule œuvre en français : « *Druso* », de Friedrich Freksa.

3°) *La République Fédérale d'Allemagne.* La tradition de l'anticipation scientifique y prit naissance avec « *Auf zwei Planeten - Sur deux planètes* » (1897), du mathématicien Kurd Lasswitz. Il y développe l'audacieuse hypothèse de l'existence de créatures extraterrestres capables de porter la guerre sur la Terre.

Cependant, pour peu que l'on élargisse le terme « science-fiction », on en découvre déjà dans les siècles précédents. Des auteurs allemands se sont essayés à la littérature prophétique. C'est ainsi que Johannes Kepler, en 1634, décrit dans « *Somnium* », un voyage dans la lune. On peut voir certains aspects SF dans la scène de l'homonculus, extraite de la seconde partie du « *Faust* », de Goethe. L'âme romantique a été également à l'origine de quelques œuvres : « *Atlantis-Phantasie* », dans le « *Goldenen Topf - Le pot d'or* », de E. T. A. Hoffmann, ou le personnage d'Olympia, dans « *Der Sandmann - Le marchand de sable* », au début du 19e siècle. Un autre puissant courant se développa dans le Jugendstil, qui se découvrit une passion pour les « *Mille et Une Nuits* », tradition de merveilleux. Mais dans les principales revues de l'époque, on retrouve également des thèmes utopiques : dans « *Orchideengarten - Le jardin aux orchidées* », parurent des textes intitulés « *Elektrodämonen - Démons électriques* » ; dans « *Guten Kamerad* », une revue, pour la jeunesse, se multiplient les récits de SF, comme « *Der Marspilot - Le pilote de Mars* » (vers 1910).

C'est au début de notre siècle qu'apparaît le « Jules Verne » allemand : Robert Kraft. Citons, parmi une dizaine d'autres œuvres : « *Aus dem Reiche der Phantasie - Du royaume de l'imagination* » (1901), « *Der Heer der Lüfte - Le maître des airs* » et « *Im Aeroplan um die Erde - En aéroplane autour du monde* » (1908), « *Im Zeppelin um die Erde - En Zeppelin autour du monde* », (1909), ...

Avant la première guerre mondiale, l'humoriste Paul Scheerbart illustre sa foi en une civilisation que la technique mènera vers le progrès, dans des nouvelles des plus folles : « *Rakkox der Billionär - Rakkox, le billionnaire* » (1901), « *Der Kaiser von Utopia - L'empereur d'Utopia* » et le roman des astéroïdes, « *Lesabéndio - Lesabéndio* », une comédie cosmique où la fantaisie cosmique côtoie la spéculation mystique et religieuse (1913). Des écrivains comme Bernard Kellermann (« *Der Tunnel - Le tunnel* » 1913) se situent déjà dans la ligne de la SF allemande actuelle ; ils s'intéressent toutefois en priorité au destin de leurs protagonistes et de l'humanité, sans se perdre dans ce jeu de la pure spéculation scientifique et technique qui rend parfois certaines SF si ennuyeuses. Leurs écrits ont dû connaître une grande vogue à l'époque, si on en croit le fameux cata-

logue de Heinz Bingenheimer, qui nous révèle un véritable fourmillement d'œuvres comme « *Der Marspion - L'espion de Mars* » (1908) ou « *Die Welt ohne Hunger - Le monde délivré de la faim* » (1916).

Le film n'a pas peu contribué à accroître l'intérêt du public pour la littérature d'utopie à l'entre-deux-guerres. Citons, parmi les plus célébres, « *Die Frau im Mond - La femme sur la lune* » (1928) et « *Metropolis - Metropolis* », du metteur en scène Fritz Lang.

En 1922, son ouvrage « *Die Macht der Drei - La force des trois* » révèle Hans Dominik. Il cultive un aspect dangereux de la SF, une tendance à la mégalomanie, un sentiment nationaliste très vif ; pour lui, le pangermanisme devait régénérer le monde... Il reste pourtant très habile pour captiver le lecteur : ses œuvres « *Atomgewicht 500 - Poids atomique 500* » (1935), « *Brand der Cheopspyramide - L'incendie de la pyramide de Chéops* » (1927) et « *Das Erbe der Uraniden - L'héritage des Uranides* » prévoient déjà la lutte fébrile pour le secret de la fission de l'atome et ses multiples possibilités ; en Atlantide, le romancier imagine les conséquences d'un détournement du Gulf-Stream, cependant que « *Unsichtbare Kräfte - Ordres issus des ténèbres* » illustre le développement scientifique de la télépathie et « *Lebenstrahlen - Puissance céleste* », l'histoire du captage des énergies contenues dans notre atmosphère. Voilà quelques thèmes abordés par Dominik, un Jacques Spitz allemand...

Tout aussi palpitante est la série « *Sun-Koh, der Erbe von Atlantis - Sun-Koh, l'héritier d'Atlantis* », de Freder Van Holk, très habilement construite ; elle narre les aventures du descendant des Mayas, Sun-Koh, qui, téléguidé par les fabuleux Atlantes — et avec l'aide de savants allemands et de leurs inventions atomiques, prépare la résurrection d'entre les eaux du continent englouti sur lequel il règnera. L'auteur écrivit ultérieurement deux séries analogues : Jan Mayen et Rah-Norten, conquérant du cosmos. Ses nombreux romans ont pu concurrencer les ouvrages de Dominik ; parmi eux, « *Blaue Kugel - La sphère bleue* » (1938) et « *Unheimliche Leuchtscheiben - Les disques de lumière* » (1953).

L'idéologie du national-socialisme semble avoir curieusement favorisé le développement de certaines tendances de la SF allemande. Citons, pour mémoire : « *Tuzub* » (1935), de Paul Gurk ;« *Der Ruf der Sterne - L'appel des étoiles* » (1932), « *Grenzen über uns - Frontières au-dessus de nous* » (1940), « *Mond in Flammen - Lune en flammes* » (1954), de Erich Dolezal ; « *Dünn wie eine Eierschale - Mince comme une coquille d'œuf* » (1937) et « *Protuberanzen - Protubérances* » (1940), de Rudolf Heinrich Daumann ; « *Hans Hardts Mondfahrt - Le voyage sur la lune de Hans*

Hardt » (1928), de Otto Willi Gail ; « *Berge, Meere und Giganten - Montagnes, mers et géants* » (1924), de Alfred Döblin ; etc. Tout esprit critique fait défaut aux auteurs du Troisième Reich, qui se préoccupaient surtout d'imaginer les diverses formes que pourrait prendre l'avenir du Régime.

Les ruines amoncelées par la Seconde Guerre Mondiale ont profondément traumatisé les auteurs de SF allemands. Ainsi Egon Friedell, par exemple, — « *Die Reise mit der Zeitmaschine - Le voyage en chronoscaphe* » (1946) — tenta, pour fuir les horreurs du souvenir, de se réfugier dans un lointain futur. En 1948, paraissaient « *Auf unbekannten Stern - Sur une planète inconnue* », de Anton Kolnberger et « *Wir fanden Menschen - Nous trouvâmes des hommes* », de Hans Wörner, assez intéressants. A la même époque, on publiait, sans établir de frontières artificielles entre littérature et SF, « *Héliopolis* » (1949) et « *Die gläsernen Bienen - Les abeilles de verre* » (1957), d'Ernst Jünger.

Les maisons d'édition tentent de promouvoir des auteurs nationaux : Richard Koch, prolifique mais ennuyeux (« *Sternenreich Mo - L'empire stellaire de Mo* », 1958) ; Paul Eugen Sieg (« *Insula - Insula* », 1953), Claus Eigk (« *Der Tag Null - Le jour J* », 1954), Heinrich Hauser (« *Gigant Hirn - Cerveau géant* », 1958), Edmund Schopen (« *Jenselts der Milchstrasse - Au-delà de la Voie Lactée* », 1957), Jesco von Puttkamer, Hans Kneifel, Helmut W. Hoffmann, Walter Jens (« *Nein, die Welt der Angeklagten - Le monde des accusés* », 1954).

Attardons-nous un peu sur une œuvre remarquable : celle d'Arno Schmidt. Ses livres sont l'expression d'un subjectivisme absolu et recourent de façon continuelle à la provocation : ainsi Arno Schmidt ne manque-t-il aucune occasion d'attaquer la religion, le réarmement de l'Allemagne et les partisans de la bombe atomique. A la recherche d'une forme d'expression qui rende la discontinuité et la dispersion propres, selon lui, à la conscience de l'homme moderne, il brise les moules usuels du langage et de la syntaxe, crée des mots, bouscule la ponctuation. Pour ses détracteurs, qui ont beau jeu de souligner son cynisme, ses tics, ses marottes, il n'est qu'un épigone de l'expressionisme, un dadaïste attardé ou un imitateur de James Joyce ; pour ses admirateurs, un écrivain d'avant-garde et un authentique novateur. Dans le domaine qui nous intéresse, signalons le savoureux « *La République des Savants* » (1957), qui met en scène une curieuse cité de l'an 2009 après la catastrophe nucléaire.

De 1952 aux années '70, on ne compte plus le nombre de tentatives qui avortèrent en Allemagne pour lancer des collections et des revues. Rete-

nons celles d'« *Utopia* » dirigée par Walter Ernsting (alias Clark Darlton) — 26 numéros de 1955 à 1959 — et, d'autre part, des « *Goldmanns Zukunft-romane* », dirigée par Herbert W. Franke — plus de cent titres depuis 1964.

Le 8 septembre 1961, Moewig Verlag lance les fascicules de Perry Rhodan, l'héritier de l'univers. On doit, à ce jour, plus de six cents numéros à leurs promoteurs, K. H. Scheer & Clark Darlton (assistés de leurs nombreux collaborateurs : Willi Voltz, Hans Kneifel, Kurt Brand, Kurt Mahr, W. W. Shols, etc.). L'impact de ce cycle est énorme localement et à l'étranger : plus de cent millions d'exemplaires vendus en quelque dix langues ! Ce phénomène est voué à un véritable culte de la part de certains jeunes et une industrie apparemment florissante en a découlé : badges, disques, posters, figurines, films, auto-collants, ... C'est d'autant plus inquiétant que la philosophie des protagonistes n'est pas spécialement « socialisante »...

La formule de poche semble avoir triomphé aujourd'hui, car les collections du genre pullulent en Allemagne. Cependant, les auteurs locaux sont trop rares. Quelques-uns ont émergé : Herbert W. Franke (« *La cage aux orchidées* » et « *Zone zéro* », traduits en français), Wolfgang Jeschke, Jürgen vom Scheidt, ... En 1974, Hans Joachim Alpers et Ronald M. Hahn, animateurs de la revue « *Science fiction Times* », compilent une des premières anthologies purement axées sur la production locale : « *Science fiction aus Deutschland - Science-fiction d'Allemagne* ».

Récemment, un superbe mensuel, « *Comet* », a été lancé sur le marché par Tandem-Verlag. Il publie de nombreux auteurs nationaux qui bénéficient ainsi d'un support apparemment solide.

On peut indubitablement parler d'une école de SF allemande mais elle est déchirée entre les deux Allemagne — avec les tendances divergentes que cela implique, l'Autriche et la Suisse allemande. La SF germanophone est une hydre qui se reproduit selon le principe de la scissiparité...

Le fantastique germanophone

Allemagne

Recueils et romans

ARNIM (Achim von). — « *Contes bizarres* », Arcanes, 1953

BRENTANO (Clemens). — « *Fanferlise et autres contes* », Flammarion/ L'Age d'or, 1971.

« *Histoire du brave Gaspard et de la belle Annette* », Garnier/Flammarion, 1971.

EWERS (Hanns Heinz). — « *L'apprenti sorcier* », « *dans l'épouvante* », Paris, Christian Bourgois, 1970, 350 pages.

« *L'araignée* », B. M. N° 334, Verviers, Marabout, 1964, 338 pages.

« *Dans l'épouvante* », J'ai lu N° 505, Paris, 1970, 306 pages.

« *Mandragore* », in « *10/18* » N° 757, Paris, 1970, 316 pages.

HOFFMANN (Ernst Theodor Amadeus). — « *Contes fantastiques complets* », in « *L'Age d'Or* » (3 volumes), Paris, Flammarion, 1964.

KAFKA (Franz). — « *La métamorphose* », in « *Folio* » N° 74, Paris, Gallimard, 1955, 190 pages.

KLEIST (Heinrich von). — « *Le tremblement de terre au Chili* », Aubier/ Flammarion, 1970.

NOVALIS. — « *Henri d'Ofterdingen* », Aubier/Montaigne, 1942.

TIECK (Ludwig). — « *Contes fantastiques* », Aubier/Flammarion N° 31, 1969.

ZWEIG (Stefan). — « *Amok ou le fou de Malaisie* », Stock, 1945.

Anthologies

ALEXANDRE (Maxime). — « *Romantiques allemands* » (T. 1), « *La Pléiade* », Paris, Gallimard, 1963.

RICHTER (Anne & Hugo). — « *L'Allemagne fantastique* », André Gérard, Verviers, Marabout, 1973, 446 pages.

TUNNER (Erika) & SCHNEIDER (Jean-Claude). — « *Romantiques allemands* » (T. 2), « *La Pléiade* », Paris, Gallimard, 1973.

Autriche

Recueils et romans

KUBIN (Alfred). — « *L'autre côté* », B. M. N° 404, Verviers, Marabout, 1964, 256 pages.

MEYRINK (Gustav). — « *L'ange à la fenêtre d'Occident* », in « *Les chefs-d'œuvre du fantastique* », Paris, Retz, 1975, 318 pages.

« *Le Golem* », B. M. N° 387, Verviers, Marabout, 1969, 250 pages.

« *Le dominicain blanc* », in « *Les chefs-d'œuvre du fantastique* », Paris, Retz, 1976, 248 pages.

« *La nuit de Walpurgis* », B. M. N° 451, Verviers, Marabout, 1973, 188 pages.

« *Le visage vert* », in « *Les chefs-d'œuvre du fantastique* », Paris, Retz, 1976.

« *Le cabinet des figures de cire* », in « *Les chefs-d'œuvre du fantastique* », Paris, Retz, 1976.

PERUTZ (Leo). — « *Le maître du jugement dernier* », L.M. F. N° 3, Paris, Le Masque, 1978, 256 pages.

STROBL (Karl Heinz). — « *Unheimliche Geschichten* », München, Herbig, 1973, 192 pages.

Anthologie

GYORY (Jean). — « *L'Autriche fantastique* », André Gérard, Verviers, Marabout, 1976, 332 pages.

La SF germanophone

La République Démocratique Allemande

BEUCHLER (Klaus). — « *Silvanus contra Silvanus* », Roman, 1969.

BONHOFF (Otto). — « *Besuch aus dem Nebel* », Roman, 1974.

BRANSTNER (Gerh.). — « *Die Reise zum Stern der Beschwingten* », Roman, 1968.

« *Der falsche Mann im Mond* », Erz., 1972.

« *Der astonomische Dieb* », Anekd., 1974.

BRAUN (J.u.G.). — « *Der Irrtum des Großen zauberers* », Roman, 1974.

DEL'ANTONIO (Eberh.). — « *Gigantum* », Roman, 1957.

« *Titanus* », Roman, 1959.

« *Reise zur Venus* », Erz., 1960.

« *Projekt Sahara* », Roman, 1963.

« *Heimkehr der Vorfahren* », Roman, 1966, (auch Schausp.) 1971.

FAHLBERG (H.L.). — « *Erde ohne Nacht* », Roman, 1956.

FRIEDRICH (Herb.). — « *Der Damm gegen das Eis* », Roman, 1964.

FRÜHAUF (Klaus). — « *Mutanten auf Andromeda* », Roman, 1974.

FUNK (Rich.). — « *Gerichtstag auf Epsi* », Roman, 1973.

GROß (Rich.). — « *Der Mann aus dem anderen Jahrtausend* », Roman, 1961.

HORSTMANN (Hub.). — « *Stimme der Unendlichkeit* », Roman, 1965.

« *Rätsel des Silbermonds* », Roman, 1971.

KRÖGER (Alex.). — « *Sieben fielen vom Himmel* », Roman, 1969.

KRUPKAT (Günther). — « *Antarktis 2020* », Roman, 1973.

« *Gefangene des ewigen Kreises* », Erz., 1956 (auch Fernseh-u. Hörspiel).

« *Die Unsichtbaren* », Roman, 1956.

« *Nordlicht über Palmen* », Erz., 1957.

« *AR-2 ruft Ikarus* », Schausp., 1960.

« *Die Große Grenze* », Roman, 1960.

« *Als die Götter starben* », Roman, 1963.

« *Stunde des Skorpions* », Fernsehfilm, 1968.

« *Nabou* », Roman, 1968.

« *Insel der Angst* », Erz., 1969.

LEMAN (A.) - TAUBERT (H.). — « *Das Gastgeschenk der Transsolaren* », Erzählungen, 1973.

LETSCHE (Curt). — « *Der Mann aus dem Eis* », Roman, 1970.

« *Verleumdung eines Sterns* », Roman, 1968.

MÜLLER (Horst). — « *Signale vom Mond* », Roman, 1960.

« *Kurs Ganymed* », Roman, 1961.

RANK (Heiner). — « *Ohnmacht der Allmächtigen* », Roman, 1973.

RASCH (Carlos). — « *Asteroidenjäger* », Roman, 1961 (Vorlage f.d.Film « Signale »).

« *Der blaue Planet* », Roman, 1963.

« *Im Schatten der Tiefsee* », Roman, 1965.

« *Umkehr der 'Meridian'* », Roman, 1966.

« *Krakentang* », Erzählungen, 1968.

STEINBERG (Werner). — « *Die augen der Blinden* », Roman, 1973.

TUSCHEL (K.-H.). — « *Ein Stern fliegt vorbei* », Roman, 1967.

« *Der unauffällige Mr. Mc Hine* », Erz., 1970.

« *Der purpurne Planet* », Roman, 1971.

« *Die Insel der Roboter* », Roman.

VIEWEG (Heinz). — « *Ultrasymet bleibt geheim* », Roman, 1955.

« *Die zweite Sonne* », Roman, 1968.

WEISE (Loth.). — « *Das Geheimnis des Transpluto* », Roman.
Mit K.H. Ball :

« *Alarm auf Station Einstein* », Erz., 1957.

« *Signale von der Venus* », Erz., 1958.

« *Brand im Mondobservatorium* », Erz., 1959.

« *Atomfeuer über dem Pazifik* », Roman, 1959.

« *Im Eis des Kometen* », Erz., 1968.

WEITBRECHT (Wolf). — « *Orakel der Delphine* », Roman, 1972.

ZIERGIEBEL (Herb.). — « *Die andere Welt* », Roman, 1970.

« *Zeit der Sternschnuppen* », Roman, 1972.

N. B. : Seule œuvre traduite en français : « *Druso*», de Friedrich Freksa, in « *Le rayon fantastique* », Paris, Hachette, 1960, 254 pages.

La République Fédérale d'Allemagne et l'Autriche

Recueils et romans

CORDA (Rex). — « *L'heure zéro* », in « *Lunatique* » N° 64, Sassmannshausen, juin 1973, 60 pages.

DARLTON (Clark). — « *Lunatique* » lui consacre son numéro 47, 1969, 60 pages.

ERNSTING (Walter). — « *Le jour où moururent les dieux* », in « *Superfiction* » N° 7, Paris, Albin Michel, 1975, 250 pages.

FRANKE (Herbert W.). — « *Zone zéro* », in « *Ailleurs et demain* », Paris, Laffont, 1973, 240 pages.

« *La cage aux orchidées* », in « *Présence du Futur* », N° 73, Paris, Denoël, 1964.

JESCHKE (Wolfgang), — « *Der Zeiter* », in H. SF N° 3328, München, Heyne Bücher, 1973, 144 pages.

JUNGER (Ernst). — « *Heliopolis* », in « *Feux croisés* », Paris, Plon, 1952, 386 pages.

SCHMIDT (Arno). — « *La république des savants* », in « *Les lettres nouvelles* », Paris, Julliard, 1964, 224 pages.

WERFEL (Franz). — « *L'étoile de ceux qui ne sont pas nés* », « *Classiques* », Paris, Laffont, 1977, 602 pages.

BINGENHEIMER (Heinz). — « *Katalog der deutschsprachigen utopisch-phantastischen Literatur* », Transgalaxis, 1959, 124 pages.

Essais

HASSELBLATT (Dieter). — « *Grüne Männchen vom Mars* », Düsseldorf, Droste Verlag, 1974, 234 pages.

NAGL (Manfred). — « *Science fiction in Deutschland* », Untersuchung des Ludwig-Uhland-Instituts der Universität Tübingen (Band 30), Tübinger Vereinigung für Volkskunde E.V., 1972, 280 pages (+ superbe bibliographie : 50 pages !).

Anthologies

ALPERS (Hans Joachim) & HAHN (Ronald M.). — « *Science fiction aus Deutschland* », Fischer Orbit N° 43, Frankfurt, 1974, 266 pages.

OSTERRATH (Jacqueline). — « *Anthologie de la science-fiction allemande* », dans « *Lunatique* » N° 50, Sassmannshausen, 1969, 66 pages.

VOM SCHEIDT (Jürgen). — « *La science-fiction en Allemagne* », dans « *Documents* » (revue des questions allemandes) N° 4, juillet-août 1974, pp. 57 à 70.

WALTHER (Daniel). — « *Livre d'or de la SF allemande* », à paraître chez Presses Pocket, début 1979.